
A
000 020 172 3
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY





3713 **CONTADES** (Comte G. de). Le comte d'Orsay. Physiologie d'un roi de la mode. *Quantin*, 1890, gr. in-12 carré, br., couv. (B. 9) 15 fr.

Un des 40 ex. numérotés sur whatman, avec le portrait en double état.

COMTE G. DE CONTADES

LE

COMTE D'ORSAY

PHYSIOLOGIE D'UN ROI DE LA MODE



PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, RUE SAINT-BENOIT

1890

LE COMTE D'ORSAY

DU MÊME AUTEUR :

PORTRAITS ET FANTAISIES



H.M 89

LE COMTE D ORSAY

Imp Quentin



LE COMTE D'ORSAY

Imp. Quantin

COMTE G. DE CONTADES

LE
COMTE D'ORSAY

PHYSIOLOGIE D'UN ROI DE LA MODE

PARIS
MAISON QUANTIN
COMPAGNIE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION
7, RUE SAINT-BENOIT
1890

PRÉFACE

En 1830, vers la fin de septembre, un Anglais, récemment nommé consul à Caen, s'arrêta quelques jours à Paris, avant de se rendre à son poste. Il venait de Calais où, pour acquitter ses dettes, il avait consenti à une retenue de traitement qui ne lui laissait que deux mille francs de revenu. Le lendemain de son arrivée à Paris, il courut toutes les boutiques de joailliers à la recherche d'une tabatière. Mais, n'en trouvant aucune qui lui convînt, il en commanda une de quatre mille francs, exceptionnelle et digne de lui ; car lui *était Georges Bryan Brummell.*

La même semaine, dans un hôtel de la rue Matignon, un entassement de malles, de cartons et de coffres, larges à contenir l'attirail d'une monarchie, annonçait un départ prochain et définitif. Le comte Alfred d'Orsay, après avoir régné pendant deux années sur la mode parisienne, allait en effet passer le détroit, emportant avec lui tout son matériel d'élégance et de haute vie.

D'Orsay et Brummell se rencontrèrent-ils? — Lord Stuart de Rothesay et la princesse Bagration, Talleyrand et le comte de Montrond, son fidèle, tous habitués du salon de lady Blessington, traitèrent Brummell en souverain exilé. Mais eurent-ils l'idée d'asseoir à la même table, comme dans une hôtellerie de Candide, *ces deux rois de la mode au moment de partir? Rien ne nous autorise à le penser, ni les lettres de Brummell à son ami Marshall, remplies pourtant de détails minutieux,*

ni le journal où lady Blessington consignait, avec une enthousiaste tendresse, les moindres actes de l'existence mondaine de d'Orsay.

Nous avions l'ambition, en commençant ces pages, de rapprocher, en tête de cette étude, les deux immortels dandys dans l'appréciation d'un maître de lionnerie. Notre désir n'a pu être accompli.

Dans la vieille cité où le malheureux Brummell finit hideusement au pavillon de Hanovre de sa folie, *un jeune écrivain, séduit par la délicatesse et la rareté de sa figure, entreprit de la retracer en une étude, mi-biographique, mi-analytique, la seule de son genre parmi les essais du temps. L'auteur s'appelait Jules Barbey d'Aurevilly; le livre était intitulé :* Du Dandysme.

Il fallait bien, pour ne pas être incomplet, y parler quelque peu du comte d'Orsay. Ce ne fut pas toutefois dans la

première édition, — car Barbey d'Aurevilly ne le connaissait point encore, — mais par une longue note des éditions suivantes, où il le montre dans son charme, sa chevalerie, sa splendeur, d'une façon qui, pourtant, n'est pas tout à fait exacte. Barbey d'Aurevilly n'avait point rencontré d'Orsay et n'en pouvait parler que comme d'un brillant fantôme, vaguement entrevu à travers les brouillards de la fashion londonnienne. Nous espérions, en lui mettant sous les yeux les faits matériels de l'existence du Brummell français, l'amener à l'examiner de nouveau et à le juger en irrécusable arbitre de dandysme.

Too late ! *trop tard, hélas ! comme dans la mélancolique et fière devise du maître ! Nous n'avions pas encore terminé cette étude, quand la mort est venue frapper Barbey d'Aurevilly, fidèle, jusqu'à la dernière phrase et au dernier habit, à son dandysme d'esprit et de corps, en dépit,*

disons mieux, en dédain du snobisme qui triomphait partout autour de lui.

Mais si son patronage nous fait aujourd'hui défaut, nous tenons à dire que c'est en usant de son traité de dandysme comme d'une méthode sûre que nous avons essayé de comprendre et d'expliquer d'Orsay. Nous avons fait honnêtement notre possible pour donner à un portrait tracé d'après des documents authentiques la ressemblance, la lumière et la vie. Mais quel regret que le maître n'ait pu y jeter lui-même de ces coups de pinceau fougueux et magnifiques, qui prêtaient à ses héros tant de superbe et d'éclat !

LE

COMTE D'ORSAY

Physiologie d'un Roi de la mode

Le comte d'Orsay, dit Barbey d'Aurevilly, dans sa biographie de George Brummell, *n'était pas un dandy;* il eût peut-être mieux valu écrire qu'il n'était pas *uniquement* un dandy. Telle est du reste la pensée de l'auteur, qui se hâte d'ajouter que la nature de d'Orsay était infiniment plus complexe, plus ample et plus humaine que cette *chose anglaise;* mais cette chose anglaise existait toutefois incontestablement en lui. Seulement, chez le comte, le dandy était doublé du lion, et le lion, de l'artiste. Le dandy savait se

vêtir, le lion, se montrer, l'artiste, se mettre en lumière [1]. De là une souveraineté universelle sur la mode, obtenue par un irrésistible charme. Il fallait posséder, pour séduire à ce point, un peu de tout, — moins pourtant des scrupules. Et, excepté cela, le bel Alfred d'Orsay, procédant à la fois de guerriers et d'artistes, de grandes dames et de femmes galantes, mi-Latin, mi-Saxon, avait véritablement tout reçu de la nature !

1. Nous avons lu, avant de donner ce portrait du comte d'Orsay, et indépendamment des documents manuscrits, un ouvrage anglais fort important auquel nous avons fait de nombreux emprunts : *The literary Life and Correspondence of the countess of Blessington*, par R. Madden ; les deux publications autobiographiques de lady Blessington, *The Idler in Italy* et *The Idler in France*, et son fameux *Journal of conversations with lord Byron*. Nous avions tenu à suivre précédemment le cours de dandysme professé par Barbey d'Aurevilly dans les trois éditions de son *George Brummell*, et cela, muni de bons livres d'école comme *The Life of beau Brummell*, par le capitaine Jesse, dont une nouvelle édition, ornée de chromolithographies, vient d'être donnée à Londres.



I

Le comte d'Orsay était appelé, dans les *annuaires héraldiques* Gédéon-Gaspard-Alfred de Grimaud, comte d'Orsay et du Saint-Empire [1]. Avant la Révolution qui

1. C'est en effet dans l'*Annuaire de la noblesse de France*, par Borel d'Hauterive (année 1853, p. 253-

bouleversa tout jusqu'à la mode et substitua aux talons rouges les bottes vernies, il eût été, en Franche-Comté, comte d'Autray et baron de Rupt, possesseur de la terre sou-

256), que se trouve la notice la plus complète sur la maison de Grimaud-d'Orsay. Les armoiries de cette famille étaient *d'azur, à la fasce d'argent, accompagnée en chef d'un croissant du même, accosté de deux étoiles d'or, et, en pointe, d'une carpe d'argent, nageant sur une rivière du même.* Nous avons retrouvé ces armoiries, entourées d'attributs burlesques, sur un *ex libris* de Grimod de la Reynière, le célèbre gourmet. Grimod l'excentrique et Grimaud le fashionable appartenaient-ils donc à la même race ? Une lettre adressée par le comte d'Orsay, grand-père de notre héros, au généalogiste La Chesnaye des Bois autorise à le penser : « ... A l'égard des détails plus étendus qui concernent le nom de *Grimod,* je ne puis encore vous les envoyer. Ils dépendent de quelques éclaircissements que j'attends de quelques-uns de mes parents qu'ils regardent personnellement.... » Lettre curieuse qui établit que les faiseurs d'*Étrennes* nobiliaires du temps passé ne valaient ni plus ni moins que les entrepreneurs de cabinets héraldiques des jours présents. « Puisque vous vous en rapportez à moi pour la gratification qui regarde votre travail et celui de vos commis, je ferai alors ce qui conviendra *pour que vous soyez content de moi* et pour vous convaincre de la considération, etc...

« Le comte d'Orsay. »

veraine de Delain dans la même province, seigneur de Nogent-le-Rotrou, au Perche, et d'Orsay, près de Paris. La fortune des d'Orsay, malgré ces titres pompeux, ne datait guère que du siècle dernier et s'était faite dans l'intendance des postes et relais de France. Ce qui valait peut-être le mieux dans ces appellations retentissantes, était le vieux nom comtois de Grimaud, indiquant une forte race montagnarde, qui fournit sans doute à d'Orsay la taille et la carrure nécessaires pour étaler ses beaux habits de dandy. Il reçut en outre de ses ascendants paternels un véritable instinct artistique, assez commun, à la seconde génération, chez les parvenus du XVIIIe siècle, témoin les Crozat et le marquis de Ménars. Pierre-Gaspard, comte d'Orsay, grand-père de notre Alfred, avait orné de merveilleuses statues les bosquets de son parc d'Orsay, et les pelouses de son hôtel de la rue de Varenne. Les façons aristo-

cratiques et charmeresses qui s'unirent dans le comte Alfred d'Orsay à ces qualités physiques et à ces artistiques instincts lui vinrent particulièrement des femmes, car il eut une grand'mère de race princière et une mère de sang quasi-royal. Sa grand'mère paternelle était Marie-Louise-Amélie, princesse de Croÿ, et sa mère s'appelait Éléonore, baronne de Franquemont. Ce nom de Franquemont ne dit pas grand'chose, et pourtant, parmi ses ascendants de tous les pays et de toutes les races, Éléonore de Franquemont apporta peut-être plus que tout autre à d'Orsay. Elle était fille d'un prince de Würtemberg qui, suivant la mode du siècle dernier, baptisait de noms français ses chiens, ses châteaux et ses bâtards. La mère d'Éléonore de Franquemont était une certaine Mrs Crawford, d'un incomparable charme, ayant, au cours de ses campagnes galantes en Asie et en Europe, acquis le surnom de la *belle*

Sullivan. Elle transmit sans doute à son petit-fils le don si rare de séduire et l'art particulièrement délicat pour un homme de tirer parti de la séduction.

Alfred d'Orsay naquit le 4 septembre 1801. Son père, le général comte d'Orsay, en dépit de la perte de ses terres souveraines et autres, ne resta pas longtemps à bouder à l'étranger et se rallia franchement à l'Empire. Il servit avec une véritable vaillance, et l'empereur, à la suite d'un brillant fait d'armes, le déclara aussi brave que beau. Car la beauté chez les d'Orsay était héréditaire, et le futur lion ne reçut pas moins du côté paternel que des autres ce précieux héritage que des aptitudes tirées d'un sang cosmopolite lui permirent de faire singulièrement valoir.

Le fils du général comte d'Orsay apprit à lire dans les bulletins de victoires de la grande armée, et garda toute sa vie, de ces premiers enseignements, une inébranlable

foi napoléonienne. Il dut toutefois servir quelque temps dans la garde royale. Le Grimaud franc-comtois, vigoureux et chevaleresque, se révéla tout d'abord en lui. Un jour que, dans je ne sais quelle garnison, le fils de son hôtesse maltraitait sa mère, d'Orsay le jeta à terre d'une main fine comme celle d'Apollon et forte comme celle d'Hercule. Il possédait donc cette force physique exigée chez l'homme élégant en Angleterre, avec laquelle, de l'autre côté de la Manche, on peut fort bien, il est vrai, n'être rien, mais sans laquelle il est fort difficile d'être quelque chose.

D'Orsay avait la vocation du dandysme et, dès qu'il eut l'âge où l'homme commence à se connaître lui-même, il s'en alla où sa vocation l'appelait. Comme les peintres s'en vont naturellement à Rome, Alfred d'Orsay alla d'instinct à Londres, ce conservatoire de l'élégance masculine, qui, à cent ans de distance, avait donné

Nash et Brummell. Ce fut au printemps de 1821 qu'Alfred d'Orsay apparut en Angleterre. Il s'y était rendu avec sa sœur, Ida d'Orsay, et son beau-frère, le duc de Guiche. Le duc de Guiche, élevé à Londres pendant l'émigration, avait en outre, servi dans un régiment anglais. Il avait de l'autre côté du détroit, où sa sœur devait, en 1826, épouser le vicomte Ossulston, de nombreuses relations. Alfred d'Orsay, peu de temps après avoir débarqué à Douvres, se trouva donc en pays de connaissance.

Il s'y sentit bientôt en pays de conquête, sachant que, depuis le départ du roi Brummell, la royauté de la mode était à prendre et le sceptre de l'élégance à relever. C'était pour un Français une tâche audacieuse. Il fallait même, avant de lutter pour la couronne, commencer par exister pour ces Anglais dédaigneux, qui refusent ordinairement l'honneur d'une

critique aux *mossoos* mal vêtus qu'ils croisent dans la rue. Mais Alfred d'Orsay n'était pas un *mossoo* vulgaire. Le sang de Mrs Crawford coulait dans ses veines et il avait à Londres, au bout de quinze jours, une troupe de suivants. Il la conduisit bientôt à un bal donné par le comte de Marcellus, ambassadeur de France. « Tout le monde élégant, écrit le comte dans ses mémoires, assistait à cette fête, et d'Orsay y amena son escorte habituelle de dandys. » — « Rien ne réussit à Londres comme l'insolence, dit le grand Chateaubriand, témoin d'Orsay (il orthographie *Dorset*), frère de la duchesse de Guiche; il s'était mis à galoper dans Hyde-Park, à sauter les barrières, à jouer, à tutoyer les dandys, et il avait eu un succès fou. » L'insolence ? Chateaubriand va peut-être un peu loin, mais s'il eût dit simplement l'impertinence, nous ne le contredirions pas !

Insolence ou impertinence, peu importe; toujours est-il que dès la première saison le jeune Français imposa son élégance à Londres. Dès lors, l'Angleterre l'adopta comme sien. Elle fut bientôt mal récompensée de cette bienveillance. Saisissant les ridicules de la société anglaise avec la malice d'un Parisien, et gardant plus d'esprit français qu'on ne le soupçonnait sous son frac britannique, d'Orsay fit, dans une sorte de journal intime, la critique la plus impitoyable du monde qui l'avait accueilli en roi. Il dut à ce journal méchant — nous allons le voir plus loin — sa conquête la plus glorieuse : celle de lord Byron. Sa critique était pourtant aussi imprudente qu'ingrate, car, s'il avait beaucoup reçu de la société anglaise, il en attendait encore davantage, le patronage financier. L'Angleterre l'avait acclamé roi de la mode; à elle de lui fournir sa liste civile! Et, pour cette subvention indispensable,

d'Orsay, sans scrupules, en véritable petit-fils de la Sullivan, jeta les yeux sur un couple singulier que la fortune conduisit sur sa route : lord et lady Blessington.

II

Couple excentrique et véritablement anglais que cette jeune veuve et ce veuf demi-âgé, unis en secondes et légitimes noces, après plusieurs années de liaison irrégulière. Comme le comte d'Orsay va vivre avec eux et surtout par eux, il n'est pas inutile de les faire connaître. Parlons d'abord de Marguerite Power, comtesse de Blessington.

Née en 1790, elle était fille d'un certain Edmond Power, du comté de Tipperary, et de Ellen Sheehy. Les Sheehy avaient donné des martyrs à l'Irlande[1]. Ce qui

1. R. Madden, dans sa biographie de lady Blessington, donne leur martyrologe sous le titre : *The fate of the Sheehys in 1765 and 1766* (t. I, p. 484-522).

n'empêchait pas Edmond Power, dans son protestantisme fanatique, de persécuter sans relâche les catholiques. Il frappa lui-même, un jour, mortellement un jeune Irlandais soupçonné de rébellion, le fit charger expirant sur le cheval de son groom, et le déposa mort à la prison de Clonmel pour être suspendu au gibet. Sa cruauté semble lui avoir porté malheur, car il descendit de débauche en débauche et de ruine en ruine jusqu'à une mort ignominieuse dans l'ivresse. Mrs Power, pendant ce temps, n'avait jamais cessé de vénérer les Sheehy et de prier ses saints. Élevée dans une maison où se neutralisaient les influences de deux croyances diverses, la future comtesse de Blessington en vint de bonne heure et fatalement au scepticisme le plus absolu. Mais scepticisme de bonne compagnie qu'elle se garda toujours de manifester et qui, nulle part, ne l'empêcha de fréquenter le temple ou l'é-

glise à la mode, Saint-George à Londres, la Madeleine à Paris; n'ayant d'ailleurs qu'un seul culte auquel elle resta constamment fidèle : celui d'elle-même, de son esprit et de sa beauté.

L'histoire de son premier mariage est un véritable roman. Elle avait été unie à quinze ans à un certain capitaine Maurice Saint-Léger Farmer qui, comme dans une comédie de Sheridan, l'avait disputée l'épée à la main à un *rival* mieux accueilli, le capitaine Murray. Marguerite Power ne put vivre longtemps avec ce soudard querelleur, jaloux et ivrogne; mais elle ne fut toutefois légalement séparée de lui que par la mort, en 1817. Saint-Léger Farmer avait l'habitude d'aller boire avec des compagnons de haute et de basse vie à King's Bench Prison, le Clichy de Londres. Un jour qu'il avait pris plus de vin que de coutume, il s'entêta à sortir par la fenêtre au lieu de passer par la

porte, et se fendit la tête sur les pavés du préau.

Mais, longtemps déjà avant cet accident, Marguerite Power avait fait, à Londres et dans les provinces, des expéditions galantes à la recherche de la fortune. Elle la rencontra enfin dans une liaison avec le très honorable Charles John Gardiner, second vicomte de Blessington et baron Mountjoy, créé en 1816 comte de Blessington. Les grands seigneurs anglais, dans leurs immenses domaines, menaient et mènent encore l'existence des principicules allemands dans leurs petits États, moins toutefois le souci des affaires politiques et financières. Ce que le Wurtembergeois, protecteur de la Sullivan, s'était donné aux environs de Stuttgard, à l'épouvante de ses ministres, lord Mountjoy se l'accorda en Irlande, à la joie de ses gens d'affaires : constructions coûteuses et fantaisistes, distractions de sport dispendieu-

sement obtenues, et surtout c'était là sa manie personnelle, représentations théâtrales, *private theatricals*. Dans une de ces représentations privées de Mountjoy Forest, organisées autant pour l'exercice de la galanterie que pour celui de l'art dramatique, un jour une étoile apparut, nommée vulgairement Mrs Brown, qui éblouit le jeune lord Mountjoy au point de le faire tomber dans le mariage. Il ne put toutefois épouser la charmeresse qu'en 1812, après le décès de son Brown et après la naissance de deux bâtards à qui le *peerage* fut à jamais fermé. Deux autres enfants naquirent à Saint-Germain, où le couple anglais avait transporté son bonheur : Harriett Anne, la future comtesse d'Orsay, et un fils, Luke Wellington Gardiner, héritier de la fortune et du titre paternels.

La vicomtesse de Blessington, veuve Brown, mourut à Saint-Germain, le 9 septembre 1814. Son noble époux se déclara

à jamais inconsolable et manifesta sa douleur par le deuil le plus excentrique. Le transport en Irlande du corps de la défunte et la décoration d'une chapelle ardente dans la maison de Henrietta Street, à Dublin, ne coûtèrent pas moins de cinq mille guinées. Mais, dès les derniers mois de 1814, le malheureux veuf accepta la consolation du vin et la rechercha bientôt jusqu'à l'ivresse dans les salons de Henrietta Street à peine dégagés de leurs draperies funèbres. Il acheva alors de se consoler par l'amour dans les bras de la belle Mrs Farmer, et, en 1818, quand elle eut été débarrassée de son gredin de Saint-Léger, il en fit la seconde lady Blessington. Il répandit l'argent avec autant de folie pour le corps vivant de Marguerite Power qu'il l'avait fait pour le cadavre de Mrs Brown, et dépensa un million pour l'installation de sa nouvelle femme dans sa *mansion* de Saint-James's Square. Ce fut

dans cette somptueuse demeure que, pendant la *season* de 1821, le comte d'Orsay fut conduit un beau jour. En présence de ce couple extravagant et romanesque, il comprit de suite qu'il avait rencontré par qui faire porter et surtout faire payer son pavois de roi de la mode. Il mit en œuvre sans tarder, avec une ingéniosité et une souplesse merveilleuses, ses qualités de séduction physique et intellectuelle, et son succès dépassa ses espérances. Acceptant, pour ses relations avec ses nouveaux amis, ou, pour être plus vrai, ses nouveaux protecteurs, un caractère de parasitisme qui choquè moins dans la société anglaise que dans la nôtre, le comte d'Orsay, malgré cette situation inférieure, régna bientôt en maître dans le salon de Saint-James's Square. Salon d'élite pourtant, ayant déjà la marque littéraire et artistique qui devait rendre fameux ceux de Seamore Place et de Gore House, et où la belle comtesse de

Blessington s'essayait au rôle de précieuse britannique en recevant Canning, lord Castlereagh, le marquis de Lansdowne, lord Palmerston et lord Russell, Kemble, Mathews et Thomas Moore.

Mais, si la conquête des Blessington n'avait point été malaisée, il importait qu'elle fût durable, chose difficile, étant donné le peu de stabilité d'un engouement anglais. D'Orsay pensa que l'existence en commun pendant un long voyage l'unirait par un indissoluble lien à la famille conquise, et, comme le rapporte plaisamment Chateaubriand dans ses *Mémoires,* il l'enleva tout entière.

III

L'imagination du plus extravagant voyageur ne pourrait aujourd'hui concevoir que difficilement les *impedimenta* dont les grands seigneurs anglais encombraient alors leurs courses à travers l'Europe. Dès qu'ils étaient pris d'humeur vagabonde, ils faisaient passer le détroit, sans souci de la dépense, à tout ce qu'ils avaient l'habitude de trouver autour d'eux : meubles et voitures, gens et amis, animaux domestiques et parfois sauvages. Lord Byron lui-même, quand il s'installa à Florence, s'il n'amenait que peu d'amis, — le grand sarcastique n'en compta jamais beaucoup, — n'en était pas moins accompagné de

huit serviteurs et de cinq chevaux, d'un mastiff et d'un bull-dog, de deux singes et de trois paons. Les Blessington n'emmenèrent ni paon, ni mastiff; mais, lorsqu'ils descendirent en Italie, ils étaient suivis de trois fourgons remplis de meubles et de bagages, d'une légion de domestiques anglais formée à Londres, d'un bataillon de cuisiniers français recrutés à Paris, d'une parente pauvre, miss Mary Anne Power, sœur puînée de la comtesse, et de deux invités, Charles Mathews et le comte d'Orsay.

L'étrange caravane, à son départ de Paris, avait même causé une sorte de révolution dans la rue de Rivoli. « Ce n'est pas une famille qui se met en route, s'était écrié avec malice un passant, c'est un régiment qui part pour la guerre. Que de choses il faut à ces Anglais pour qu'ils soient contents! » Lady Blessington, qui l'avait entendu, convint bien, en philo-

sophe, que cela n'était pas faux, mais, en sybarite, elle se hâta de noter sur ses tablettes qu'il lui en coûterait cruellement de renoncer « à sa *dormeuse à double ressort*, à ses oreillers moelleux, à sa bibliothèque de voyage, à son *nécessaire à déjeuner et à dîner*, en un mot, aux mille petits conforts » prévus par un carrossier intelligent[1].

Ce fut à compléter la conquête du chef de ce régiment, du comte de Blessington, que l'insinuant Alfred d'Orsay s'appliqua dès le début de cette campagne en Italie. Il y réussit au point de devenir, avant de repasser les Alpes, et son exécuteur testamentaire et son gendre. Chacun connaît cette jolie scène du *Vicomte de Létorières*, où le vicomte, avec ses façons victorieuses, parvient à apaiser un cocher de fiacre impayé. Le comte d'Orsay avait de ces

1. *The Idler in Italy*, p. 18. Les mots écrits en italiques sont en français dans le texte.

winning manners, et parvint bientôt à imposer ses moindres caprices à un Anglais égoïste, maniaque et buveur. Il était donc, grâce à ce tour de force, assuré d'un appui financier pour son dandysme de corps; mais pour son dandysme d'esprit il lui manquait encore un patronage littéraire. Lord Byron se trouvait heureusement près de là, et d'Orsay n'eut garde de manquer l'occasion.

Lady Blessington guignait aussi le poète, inconsciemment désireuse de donner à ses *stockings* un bleu impérissable. *Ange ou démon, l'esprit mystérieux* avait alors accompli sa carrière d'écrivain; il allait entrer dans sa carrière héroïque. En attendant, il se reposait, comme un simple mortel, dans une villa délicieuse de la rivière de Gênes, la casa Saluzzo, au village d'Albano. Lord Blessington, cédant aux instances de sa tribu, consentit à la diriger vers lui, sans grande répugnance

d'ailleurs, car il était sûr de trouver un Anglais, et autant boire avec Byron qu'avec un autre !

Le 1er avril 1823, le poète vit s'arrêter à la porte de son jardin, qu'une pluie matinale avait tout empli de parfums pénétrants, une voiture élégamment attelée. Lord Blessington en descendit le premier et comme, après tout, c'était un bon diable, tout à fait exempt de ce puritanisme qui avait fait saigner le cœur de Byron, il fut bien reçu à la casa Saluzzo. Il annonça lady Blessington : Byron sortit pour aller à sa rencontre. Elle avançait lentement dans le jardin, accompagnée de l'insignifiante Mary Anne Power et suivie du fier et triomphant d'Orsay. Alors Byron, dont l'esprit satirique était friand de cancans, et qui connaissait sans doute la situation, la résuma dans un mot impitoyable : « Voilà, dit-il en regardant d'Orsay, Cupidon déchaîné ! »

Eh bien, le Cupidon dont se raillait le poète, possédait dans son carquois des flèches sûres de l'atteindre comme teintes du sang de compatriotes abhorrés. C'étaient ses notes sur la société de Londres. Elles furent présentées à Byron dès le premier jour, et d'Orsay obtint aussitôt pour son *Journal* une approbation retentissante qui à jamais frappa son dandysme d'une marque spéciale d'intelligence et d'esprit. Lord Byron écrivait en effet au comte de Blessington, le 5 avril 1823 : « Je vous retourne le journal du comte d'Orsay, production extraordinaire et bien tristement vraie pour tout ce qui regarde la haute vie en Angleterre. Je connais ou j'ai connu personnellement presque toutes les personnes de la société qu'il a décrites, et il me semblait, en lisant ses notes, que je ne les avais quittées que depuis hier... Non seulement il constate le fait, mais encore il pénètre le *secret* de l'ennui an-

glais, et cela à vingt-deux ans ! J'avais à peu près le même âge quand, dans des cercles à peu près semblables, j'ai fait la même découverte. Mais je n'aurais jamais pu pousser cette découverte aussi loin ; *il est nécessaire d'être Français pour cela.* Quel malheur qu'il n'ait pas été à la campagne pendant la saison de la chasse avec une *select party of distinguished guests,* comme disent les journaux, qu'il n'ait pas vu les gentlemen après dîner, un jour de chasse, et ces soirées qui suivent, où les femmes paraissent, *as if they had hunted or rather been hunted!* Oui, le journal de votre ami est véritablement une production formidable ! »

Alfred d'Orsay obtint donc ainsi un brevet d'esprit, qu'il exploita pendant toute sa vie, sans jamais prendre la peine d'écrire autre chose. Il est d'ailleurs probable qu'ayant impressionné à ce point lord Byron il méritait ce brevet, et c'est

vraiment dommage qu'il ait brûlé plus tard ce journal, quand il fut le roi de la fashion londonnienne, par pitié pour son peuple[1].

Lady Blessington, pour exciter l'intérêt de Byron ou servir ses rancunes, ne possédait pas des armes aussi perçantes. Elle n'avait à lui montrer sur cette société anglaise, le perpétuel objet de ses griefs et de ses remords, qu'un joli volume rose, *The magic Lantern or Sketches of scenes in the Metropolis.* Il est même douteux qu'elle ait jamais osé faire passer devant les yeux d'un censeur aussi rigoureux les verres pâles et mal coloriés de sa chétive lanterne. Mais elle avait une ambition plus grande, que son charme et sa finesse de

1. D'après l'*Athenæum* (n° du 3 février 1855), le comte d'Orsay aurait brûlé son fameux journal, *formidable production* « out of gentlemanly regard for the society in which, long after the journal of a passing stranger had been written, its writer made himself at home. »

femme lui permirent de satisfaire : contempler Byron et saisir le droit de le montrer vaniteusement à l'Angleterre. Pour obtenir cette gloire de portraitiste, elle tint alors régulièrement, dans un calcul de bas-bleu qui ne fut pas déçu, le journal de ses conversations avec lord Byron.

Journal curieux sans aucun doute, mais ne fournissant guère que le reflet, dans un mauvais miroir italien, d'un Byron mal éclairé. Et la rédaction des *Conversations* n'est point toujours exempte de snobisme, ce qui surprend singulièrement chez une femme du monde et chez une femme d'esprit. C'est ainsi que, dès le début, lady Blessington, gâtée peut-être par l'aspect irréprochable de d'Orsay, se déclare choquée par le costume du poète dont « les deux pièces principales étaient une veste et un pantalon de nankin qui semblaient notablement rétrécis par le blanchissage. La veste était brodée de jaune : la poitrine

en était très courte et garnie de trois rangées de boutons, le dos très étroit et les manches établies comme quinze ans auparavant. Ajoutez à cela un col noir très bas, un bonnet de velours bleu foncé, garni d'une visière et orné d'un très riche galon et d'un beau gland d'or, puis des guêtres de nankin, une paire de lunettes bleues, et vous aurez le dessin fidèle de son accoutrement, qui n'était pas de très bon goût[1]. »

Assurément il faut laisser les visières aux vieillards et les galons aux laquais ; mais — lady Blessington aurait dû le comprendre — un Byron a le droit de s'habiller comme il lui plaît et d'affirmer, jusque dans son costume, l'esprit de fantaisie, d'indépendance et d'audace qui est de son essence.

De l'avis de tous ceux qui ont lu les *Conversations,* lady Blessington n'a compris Byron qu'à moitié, dans sa moitié la plus

1. *Conversations de lord Byron avec la comtesse de Blessington.* Trad. de Tellier, p. 79.

bourgeoise et la moins personnelle. D'ailleurs, les entretiens qui fournirent au livre de lady Blessington son titre *sensationnel* ne dépassèrent pas le nombre de cinq ou six. Le reste du temps, la comtesse ne vit en public, à des dîners ou dans des promenades, qu'un Byron guindé, gêné, soupçonneux! Mais les conversations adroitement conservées en portefeuille pendant dix ans, et publiées à l'heure opportune, n'en placèrent pas moins leur auteur à la tête des *blue stockings* britanniques, après et même avant leur apparition, tour à tour annoncée et remise avec une habileté infinie.

Le comte d'Orsay et lady Blessington avaient ainsi obtenu de lord Byron l'accomplissement de leur principal désir : lui, une approbation pour son journal, elle, des entretiens pour former son livre. Mais, cela fait, ils tinrent l'un et l'autre à tirer de leurs relations avec le grand poète un profit additionnel. D'Orsay, qui entendait

étendre son dandysme jusqu'à l'art, possédait dans son *travelling bag*, à côté de la plume qui lui avait servi à écrire le fameux journal, un crayon dont il fit, toute sa vie, ingénieusement usage. Il obtint la faveur, habituellement refusée, de tracer un portrait de lord Byron, qui commença sa réputation artistique et qui, plus tard, servit de frontispice aux *Conversations* de lady Blessington.

Celle-ci, non contente d'avoir fait parler le poète, prétendait le faire écrire sur son album. Et, malgré son horreur des vers de commande, le pauvre Byron finit un jour par céder, dédiant à la comtesse de Blessington, non pas des stances d'album, mais des strophes immortelles :

« Vous m'avez demandé des vers, — il serait singulier de vous refuser en rimant; — mais, pour Hippocrène, je n'avais que mon cœur, — et la source du sentiment y est à jamais tarie.

« Fussé-je maintenant ce que j'étais jadis, — je chanterais ce qu'a si bien crayonné Lawrence, — mais aujourd'hui les accents expireraient sur mes lèvres — et un thème si doux est trop fort pour moi.

« Je ne suis plus que cendres, là où j'étais tout flammes, — et le barde est à présent bien mort en moi ! — Ce que j'aimais jadis, je ne fais plus que l'admirer, — et j'ai le cœur aussi gris que la tête !

« Je ne compte plus ma vie par les années. — Certains moments déchirent comme la charrue, — et, sans laisser de sillons apparents, — vous entament profondément l'être !

« Laissons chanter les jeunes et les beaux. — Pour moi, je dois me borner à contempler en silence ; — car le chagrin a arraché de ma lyre — la seule corde qui fût digne de résonner[1] ! »

1. R. Madden, *The literary Life of the countess of Blessington*, t. I, p. 294.

Jusqu'au mois de juin suivant, les relations entre les Blessington, installés à Gênes, et lord Byron, qui avait quitté la casa Saluzzo pour une nouvelle résidence, le Paradiso, furent ininterrompues. Le 2 juin, la petite caravane devait se remettre en marche pour achever en Italie le tour traditionnel. La veille, Byron dîna chez lady Blessington et se sentit saisi de tristesse. « Eh bien, dit-il, nous voilà encore ensemble, mais où et quand nous retrouverons nous ? J'ai le douloureux pressentiment que nous nous voyons ici pour la dernière fois et que je ne reviendrai jamais de Grèce. » Il devait en effet partir dans six semaines. Un comité philhellène s'était formé à Londres, et avait demandé à Byron son concours. Le poète, dont la fantaisie était alors sans aliment et qui sentait que l'héroïsme serait le digne complément de sa romanesque carrière, avait aussitôt promis de partir. C'est cette pro-

messe qu'il allait accomplir. Quand l'heure de la séparation fut arrivée, les Blessington et lord Byron échangèrent quelques cadeaux. Le poète donna à lady Blessington (n'y avait-il pas une épigramme dans le choix du présent ?) une grammaire arménienne. Elle la conserva précieusement toute sa vie, moins par amour de l'arménien que par gratitude pour son *conversationalist*. Cupidon, lui, reçut une bague. « Elle est peut-être trop large, écrivit lord Byron en l'envoyant, pour être portée par Alfred ; mais elle est faite de lave, et convient si bien au feu de son âge et de sa nature[1] ! »

Le comte et la comtesse de Blessington et leur suite reprirent donc leur marche à travers l'Italie. Lord Byron s'en fut bientôt vers la Grèce, départ héroïque, un peu trop effectué peut-être en sortie de théâtre.

1. Lettre de Byron à lady Blessington (2 juin 1825).

Mais de nature, et sans que la pose y fût pour rien, Byron aima toujours la pompe théâtrale. Même au tombeau de Percy Shelley, tout en versant des larmes sincères, il se complaisait dans son attitude antique, pendant que s'élevait une funèbre flamme, nourrie, comme sa poésie, de la substance humaine, idéalisée, comme devait l'être sa renommée, par la mort !

IV

Jamais l'Italie ne se montra plus charmante aux voyageurs d'élite de tous les pays que de 1820 à 1830. Plus accessible qu'au siècle dernier, elle n'était pourtant point encore ouverte aux excursionnistes de toutes catégories. Il fallait pour la voir, et surtout pour la bien voir, de la naissance, de l'or et de l'esprit. Et puis cette Italie de Rossini et de Stendhal, aujourd'hui disparue, était particulièrement brillante et pittoresque : de petites capitales à chaque tournant de route, des principicules au fond de chaque palais, des cardinaux dans tous les carrosses, et des brigands sur tous les rochers. Et tout

cela, comme allait le dire à Paris M. Scribe, *du velours le plus beau*, mais aussi le plus cher.

Car le voyage à bon marché était encore inconnu et les grands seigneurs étrangers, les Anglais surtout, étaient atrocement exploités par l'Italie entière, qui attendait d'eux son revenu principal. Les ducs et les princes italiens eux-mêmes, impudemment transformés en logeurs, louaient à prix d'or aux visiteurs britanniques leurs palais patrimoniaux et les merveilleux objets d'art qui y tenaient lieu de meubles. C'est ainsi que, pendant leur second séjour à Rome, les Blessington ne payèrent pas moins de douze cents guinées, c'est-à-dire plus de trente mille francs, la location du palazzo Negroni. Et comme le mobilier des Negroni, dans sa magnificence, était inconfortable au point de ne pas permettre de se reposer, les nobles Anglais, moulus et brisés, se décidèrent, au bout

de quelques jours, à le faire renouveler à leurs frais. Cela n'empêchait pas néanmoins de tenir la vaste maison de Saint-James's Square comme si ses maîtres étaient allés passer huit jours à la campagne et allaient revenir le soir pour dîner. De telles façons commencèrent promptement à mettre dans la gêne les malheureux Blessington, qui ne jouissaient guère que d'un revenu de 30,000 livres, soit 750,000 francs de rente. Il fallut bientôt avoir recours aux emprunts et tomber dans la dette. Une foule de pauvres diables de seigneurs irlandais, qui n'avaient guère que la fortune du comte de Blessington, — un petit million de revenu tout au plus, — préparaient ainsi, par des voyages insensés, une ruine qui devait aboutir à l'*encumbered estates court*.

Mais l'Italie d'alors méritait véritablement que l'on fît des folies pour elle, et, pendant six années entières, les Blessington

en jouirent pleinement. Ils conduisirent assez rapidement, en quittant Gênes, leur tribu jusqu'à Rome. Après un court séjour dans la ville éternelle, alors mal appréciée par lady Blessington, qui courut inutilement de ruine en ruine à la poursuite d'un enthousiasme qui ne vint pas, les voyageurs, chassés par des chaleurs torrides, prirent le chemin de Naples par Terracine.

Quelle proie alléchante pour les héritiers de fra Diavolo, qui apparaissaient encore volontiers sur les roches ! Mais le bandit traditionnel, fier et beau comme un d'Orsay brun, ne vint affronter cette fois ni les œillades de milady, ni les goddem de mylord. L'on comptait pourtant à demi sur lui et l'on avait réclamé, en son honneur, la protection des carabiniers légendaires, qui ne se bornèrent point à empêcher les voyageurs de trembler, mais leur donnèrent encore singulièrement à rire.

« A Velletri, dit lady Blessington, l'on

nous conseilla, comme la nuit approchait et qu'une attaque de *banditti* avait récemment eu lieu, de réclamer une escorte. Le maître de poste affirma même la nécessité absolue de cette mesure... Nous y consentîmes, et notre escorte apparut bientôt montée et équipée d'une façon si irrésistiblement comique, qu'il nous fut impossible de la regarder sans rire. Quand nous quittâmes Velletri, les derniers rayons du soleil éclairaient une contrée étrange et particulièrement sauvage. Les voitures et les fourgons anglais, si bien tenus, contrastaient singulièrement avec les misérables chevaux attelés de cordes qui les traînaient. En tête galopait notre courrier, faisant claquer son fouet et tout orgueilleux de sa veste galonnée et de la plaque armoriée qu'il portait au bras. Puis venaient deux gardes, suivant malaisément, sur des rosses fantastiques, les chevaux de la première voiture. Deux autres trottail-

laient à notre portière. Il en était de même pour la seconde voiture et les fourgons. Les figures creuses et bronzées des postillons et des gardes étaient curieuses à comparer aux faces pleines et colorées de nos gens. Les unes parlaient de malaria; les autres, de bière et de roastbeef[1]. »

Enfin, l'on arriva à Terracine sans aventures, puis l'on se rendit à Naples, où les Blessington, après quelques jours passés à l'hôtel, s'installèrent au palazzo Belvedere, loué à un prix extravagant. C'était une délicieuse villa du Vomero, dominant la baie et adossée à des jardins enchantés. Un yacht, *le Bolivar,* que lord Blessington avait acheté à Gênes de lord Byron, était à l'attache dans le port de Naples, à la disposition des habitants du palazzo. Ce fut alors une vie charmante : excursions sur la baie au clair de lune, déjà mis à la

1. *The Idler in Italy,* p. 239.

mode par le romantisme naissant; longues promenades à l'ombre, vers le midi, sous des berceaux de jasmins et de grenadiers; et, le soir, dans les grandes salles de marbre, étincelantes de mille feux comme un décor d'opéra, soirées mondaines et surtout littéraires, où tout ce qui, ayant un nom dans les lettres ou dans les arts, passait par Naples, aspirait à être admis. Existence délicieuse pour les Blessington, et surtout pour Alfred d'Orsay!

L'heureux invité ne connaissait, en effet, que les caresses de cette vie aussi aimable qu'une pièce sicilienne de Shakespeare, et n'en ressentait nullement les tracas. Il recevait les sourires des princesses italiennes dont les maris rançonnaient les Blessington; il suivait ses rêveries sur les flots bleus de la baie, sans avoir à tirer des usuriers de quoi payer l'équipage du yacht; il savourait, au pays de Lucullus, les *made up dishes* des cuisiniers français,

sans être contraint de pressurer pour cela les pauvres tenanciers d'Irlande. A peine, dans ce lit de roses si peu coûteux, une feuille parfois faisait-elle sentir ses plis. Une querelle, par exemple, avec Charles Mathews, l'invité sacrifié systématiquement par les habitants du palazzo Belvedere, qui eut un instant la pensée outrecuidante de disputer à d'Orsay leur faveur. La querelle eût même été vidée sur un terrain ridicule, sans une remontrance affectueuse des Blessington. Ayant manqué sa petite révolution de palais, Charles Mathews céda définitivement la place à d'Orsay et rentra dans sa famille.

Le tiède climat de l'Italie, qui, par sa douceur, alanguit les corps, amollit aussi, paraît-il, singulièrement les consciences. Ce fut, en effet, de l'autre côté des Alpes que Cupidon, qui n'avait jamais dédaigné de cousiner avec Plutus, décida les Blessington à commettre une mauvaise action

que nous hésiterions à rapporter ici si elle n'était inscrite dans tous les souvenirs de l'époque. Le comte de Blessington, vivant satisfait en Italie, au milieu de sa tribu, avait presque entièrement oublié les quatre enfants qu'il avait eus de Mrs Brown, la belle morte, et qu'il avait laissés de l'autre côté des Alpes et de la Manche. Seuls, deux de ces enfants, nous l'avons déjà dit, étaient légitimes, Wellington Luke Gardiner, lord Mountjoy, et sa sœur, lady Harriett Gardiner ; les deux autres enfants, Charles John et Mary Gardiner étant nés avant le mariage. Le jeune lord Mountjoy mourut le 26 mars 1823. Les Blessington étaient alors à Gênes. « Je pressentis un malheur, dit la comtesse dans ses souvenirs [1], quand je vis un courrier couvert de poussière s'arrêter à la porte de notre hôtel, sur un cheval en nage.

1. *The Idler in Italy*, p. 171.

Pauvre cher Mountjoy! Carlo Fonte, le courrier, n'a mis que huit jours à venir de Londres. On peut bien dire que les mauvaises nouvelles voyagent vite! » La mort de l'unique héritier de son titre permettait alors au comte de Blessington de prendre en faveur de ses autres enfants des dispositions à sa convenance. Il consulta à ce sujet le comte d'Orsay, qui, aidé de l'influence de lady Blessington, lui fit rédiger un testament inconcevable l'instituant, lui d'Orsay, exécuteur testamentaire, et lui offrant en mariage une des deux sœurs de lord Mountjoy, Harriett ou Mary, à son choix; et la fiancée choisie par le bel Alfred devait seule hériter de la fortune paternelle!

Les pauvres filles, confiées aux soins d'une sœur de lord Blessington, avaient été élevées à Dublin, au froid soleil d'Irlande, pendant que le mari imposé à l'une d'elles mûrissait à loisir, au chaud soleil d'Italie, le plan matrimonial qui devait

assurer sa fortune. Ces noces criminelles — le mot ne nous semble pas trop fort — ne furent toutefois célébrées qu'en 1827, à Rome, sur les pressantes instances de lady Blessington. Harriett Gardiner, désignée pour le sacrifice, était alors une pensionnaire de quinze ans, qui ne connaissait encore du monde que les austères *routs* de son oncle, l'évêque d'Osory. Elle fut, en arrivant à Rome, éblouie bien naturellement par les splendeurs du palazzo Negroni et abasourdie plutôt que charmée par les façons victorieuses de d'Orsay. C'était alors une véritable enfant, au visage sans couleur et sans expression, parlant peu, remuant peu, passant inaperçue et ne s'intéressant à rien, parce que nul ne s'intéressait à elle. Un jour vint pourtant où l'enfant, devenue femme, comprit qu'elle n'avait pas seulement à se plaindre de l'indifférence qu'elle rencontrait autour d'elle, mais d'un inqualifiable calcul dont

elle avait été victime. Elle abandonna alors fièrement le bel Alfred à lady Blessington et se vengea, comme les femmes savent se venger, en devenant de son côté, et sans qu'il pût même s'attribuer le mérite de ses succès fashionables, *la belle comtesse d'Orsay*. Nous n'aurons plus ici à parler d'elle.

En 1829, les Blessington, lassés à l'excès de l'Italie, de ses grands palais et de ses petits princes, revinrent à Paris, accompagnés naturellement de Cupidon marié. Fidèles à leurs habitudes de prodigalité, ils louèrent, rue de Lille, un hôtel immense, qui avait appartenu au maréchal Ney [1], et le meublèrent avec la même extravagance que leurs résidences anté-

1. Cet hôtel appartenait alors au marquis de Lillers. L'ouverture de la rue de Solferino l'a fait disparaitre. Nous nous rappelons, dans ses derniers jours, y avoir vu rassemblée l'élite de la société française, à une heure où nous ne pensions pas devoir parler de lady Blessington et de ses réceptions internationales.

rieures d'Angleterre et d'Italie. Lord Blessington eut le galant caprice de commander lui-même, avec l'assistance de d'Orsay, bien entendu, le mobilier de la chambre de la comtesse. Tenant de plus à lui en ménager la surprise, il ne lui permit d'y entrer que le jour où tout fut prêt. Alors elle vit, dans une alcôve tendue de satin blanc et festonnée de soie bleue, un lit quasi-royal, soutenu par les ailes de deux cygnes d'argent. Et le même jour, enthousiasmée, elle écrivit à une amie, sans rire : « The effect of the whole is *chastely* beautiful ! »[1]

Ces jours d'un luxe exagéré, sans doute, mais justifié dans une certaine mesure par la situation de lord Blessington, allaient malheureusement avoir bientôt un terme. Le comte, déjà quelque peu indisposé, avait dû aller passer une semaine à

1. *The Idler in France*, p. 62.

Londres pour prendre part, à la Chambre des lords, au scrutin relatif à l'*Emancipation Act*. Il était revenu en France plus souffrant; mais, néanmoins, le 20 mai 1829, par une chaleur excessive, il s'obstina à monter à cheval aux Champs-Élysées. Il eut, au cours de sa promenade, une attaque d'apoplexie, tomba de cheval et fut ramené mourant, par son groom, à l'hôtel de la rue de Lille, où il expira quelques heures après.

V

Voilà donc d'Orsay et lady Blessington abandonnés non point sur le pavé, mais dans un somptueux hôtel de Paris, avec d'incurables habitudes de grande vie ! Et l'assistance de la fortune patrimoniale de lord Blessington, déjà insuffisante à soutenir leur train, allait leur être définitivement retirée ! Mais, telle était leur foi dans leurs destinées mondaines, qu'ils ne s'émurent ni l'un ni l'autre de cette situation nouvelle, et, le corps du très honorable John Gardiner correctement reconduit en Irlande, ils se remirent à vivre comme par le passé, sans s'inquiéter un seul instant de l'avenir.

Ce fut même la période la plus brillante de l'existence parisienne du couple aventureux. Elle fournit à la comtesse de Blessington les éléments d'un bien curieux livre, *The Idler in France,* publié en Angleterre, une quinzaine d'années après. Les beaux salons de l'hôtel Ney, puis ceux de la maison de la rue Matignon, où lady Blessington s'installa ensuite, étaient en effet une sorte de cercle international, fréquenté non seulement par les étrangers de passage, mais encore par les représentants les plus jeunes de l'aristocratie française, fatigués de ce que d'Orsay appelait *la société de la vieille cour.* Toutes les notabilités britanniques qui traversaient Paris tenaient en outre à se montrer chez lady Blessington, et l'on y vit successivement paraître sir Francis Burdett et le colonel Leicester Stanhope, lord Lansdowne et lord John Russell, le duc de Hamilton et lord Palmerston. Mais la comtesse, tou-

jours quelque peu Philaminte, recevait avec un plaisir particulier les littérateurs et les artistes anglais susceptibles de révéler sa splendeur à Londres. C'est ainsi qu'elle fêta successivement l'acteur Charles Kemble et sa fille Fanny, auteur d'une mauvaise pièce, *Francis the First,* M. et Mrs Mathews, le tragédien Young et le poète William Spencer. Parmi les Français, elle préférait aussi ceux qui joignaient aux qualités mondaines le charme de l'intelligence et de l'esprit : le comte Alexandre de Laborde, qui parlait savamment de choses antiques, et le comte Charles de Mornay, qui contait plaisamment les choses nouvelles ; le comte de Maussion, auteur d'une *Emilia* aujourd'hui bien oubliée, et le comte Walewski, qui devait donner une *École du monde* dont on se souvient encore. Enfin elle comptait, parmi les plus fidèles habitués de son salon, les Français semi-anglais comme le comte

de Flahaut, en qui elle voyait plutôt l'époux fortuné de lady Keith que l'heureux amant de la reine Hortense, et les Anglais à moitié Français, comme M. Standish qui avait épousé une Française charmante, Mlle Finguerlin, en qui la comtesse de Blessington vénérait une nièce de Mme de Genlis. N'oublions pas deux amis particuliers de la maison : lord Stuart de Rothesay, alors ambassadeur d'Angleterre, et lord Pembroke, qui maintenait la réputation du goût anglais en matière d'écuries et excitait, par ses chevaux et ses voitures, l'admiration et l'envie des Parisiens.

A ces jouissances de société que lady Blessington prisait plus que toute autre chose, elle ajoutait encore les satisfactions d'amour-propre que lui procuraient les manifestations incessantes d'une incomparable élégance. Et, quand elle était fatiguée de tout cela, elle avait alors recours à la sentimentalité, au tout petit

brin de sentimentalité qui existait en elle. Elle se laissa ainsi, un jour, guider mélancoliquement aux ruines du château d'Orsay. « Été hier à Orsay, écrit-elle dans *The Idler*. C'était assurément une belle demeure avant que la Révolution ait amené non seulement le pillage, mais encore la destruction presque complète du château. Une aile seule est restée debout. La chapelle elle-même n'a pas été épargnée par la bande sacrilège; l'autel a été mutilé par les barbares et le monument de la princesse de Croÿ, la mère du général d'Orsay, rasé au niveau du sol. Si quelque chose pouvait accroître mon horreur pour les révolutions, ce serait la vue des ruines de ce château et des débris de cette chapelle où la cendre des morts a été ainsi violée. » Et comme la belle comtesse est en veine de tristesse, elle s'attendrit, en passant par Palaiseau, sur l'infortune d'une pauvre fillette qui, moins heureuse que

l'héroïne des Bouffes, a été mise à mort tout de bon pour le vol de la célèbre *gazza ladra*.

Un autre pèlerinage de sentiment à l'ancien hôtel d'Orsay produit des impressions plus lamentables encore : « Été aujourd'hui à l'hôtel d'Orsay. Même dans son état d'abandon, il conserve encore des vestiges de sa splendeur passée. La salle à manger où le père du général d'Orsay avait fait transporter de Rome les colonnes du temple de Néron est à présent, le croirait-on ? transformée en écurie. Les salons, autrefois remplis des plus précieux objets d'art, s'écroulent de tous côtés, et le vaste jardin, jadis orné de statues admirées aujourd'hui aux Tuileries, est maintenant aménagé en paddocks pour les chevaux[1] ! »

Eh bien, malgré la perte du château et

1. *The Idler in France*, p. 146.

de l'hôtel dont il eût été, sans la Révolution, le possesseur magnifique, le comte d'Orsay était en ce moment le roi incontesté de la fashion parisienne. Regardant toutes les élégances comme relevant de lui, il fut l'un des premiers protecteurs des courses de chevaux récemment importées en France. Sa casaque verte parut sur tous les hippodromes et des chevaux d'élite, *Sylvio* et *Malvina, Clotilde* et *Flamingo,* la firent souvent triompher. Le 4 mars 1830, par une belle journée de printemps, une course au clocher fut courue pour la première fois dans la commune de Jouy. C'était une fête unique pour les raffinés du sport, et le comte d'Orsay ne pouvait y manquer. Le point de départ était le sommet d'une montagne à gauche de la route de la Boursillière, et le but, l'arcade de la porte de Jouy. Le duc de Guiche remplissait les fonctions de juge; M. Standish, celles de starter. Sept gentlemen pri-

rent part à la course : M. de Normandie, qui la gagna, sur *Logic;* le comte de Pembroke, sur *Grasshopper;* le comte Karolyi montant *Skyscraper;* M. Tomlin montant *Black-Smuggler,* à M. Allouard; le prince de la Moskowa, sur *N...* ; M. Canty, sur *Bay-Malton,* et le comte Alfred d'Orsay, sur *Stag*[1].

Pendant que d'Orsay paraissait ainsi sur le turf, lady Blessington, au bois de Boulogne, émerveillait tout le Paris d'alors par la tenue de ses équipages. Mais, en femme d'esprit, elle ne se contentait pas d'être regardée; elle se plaisait à regarder aussi et notait ses impressions en descendant de voiture. « C'est à Longchamps, dit-elle dans *The Idler in France,* que les modes de printemps font leur apparition à Paris et que les modistes lancent les nouveautés qui sont, huit jours après,

1. *Calendrier des courses de chevaux, ou Racing calendar français,* par T. Bryon, t. I, p. 331.

adressées à l'Europe entière. Les carrossiers, les selliers, les marchands de chevaux se préparent aussi pour cela, et, quoique nous soyons loin du temps où l'on déployait ce jour-là un luxe extravagant, l'on y peut encore voir certaines voitures parfaitement bien attelées. Les plus remarquables, aujourd'hui, étaient celle de la princesse Bagration et celle de M. Schickler, dont la femme, idéalement jolie, attirait tous les regards... Les hommes, suivis de grooms à l'anglaise, caracolaient entre les voitures sur des chevaux fringants, et les piétons qui garnissaient les sentiers de chaque côté de l'allée, faisaient à haute voix, et non sans malice, la critique des équipages et de leurs possesseurs [1]. »

Mais une fête nouvelle, et plus originale que les promenades au bois de Boulogne, excita, cet hiver-là, l'enthousiasme de lady

1. *The Idler in France*, p. 198.

Blessington : « Une partie de traîneau, s'écrie-t-elle dans ses souvenirs, est sans contredit la plus belle chose du monde! Rien de pittoresque comme cet étrange moyen de locomotion, dont j'ai usé hier pour la première fois. Le traîneau de la duchesse de Guiche, merveilleusement sculpté, présentait la forme d'un cygne. Le duc, assis derrière sa femme, tenait les guides et conduisait un magnifique cheval, au harnais chargé de grelots argentés dont le bruit amusait singulièrement l'oreille. Le traîneau du comte d'Orsay représentait un dragon; le harnais de son cheval, de maroquin rouge brodé d'or, était de toute beauté. Le prince Poniatowski et le comte Walewski avaient des traîneaux russes de forme ordinaire. La caravane présentait l'aspect le plus imprévu et excitait au plus haut degré la curiosité des passants... Nous avons dîné à Saint-Cloud et nous sommes revenus à la

nuit, éclairés par des torches. Le cygne de la duchesse de Guiche, muni de petites lanternes, semblait lancer des regards de feu. Le reflet des torches sur les routes neigeuses et le silence du bois absolument désert nous permettaient de nous croire transportés dans quelque région polaire.

« Le dragon du comte Alfred d'Orsay passait dans la nuit comme un animal fantastique. La gueule et les yeux dardaient une ardente lumière rouge sur la peau de tigre qui couvrait le cheval café au lait et ne laissait passer qu'une crinière d'un blanc spectral. Les grelots dorés, dansant follement dans le rayon des lanternes, tintaient comme un carillon de féerie. Curieuse restitution d'une mode du vieux temps, car jadis, en France, les grands seigneurs rangeaient toujours dans leurs remises, à côté du cabriolet et du briska des mois d'été, le traîneau des jours de neige [1]. »

1. *The Idler in France*, p. 248.

VI

Le diabolique dragon du comte d'Orsay, qui paraissait s'en aller vers l'enfer, emportait véritablement vers la ruine ceux qui souriaient, roulés dans de royales fourrures, entre ses ailes à griffes d'or. Il n'était plus alors, pour lady Blessington, qu'un seul moyen de remonter cette pente singulièrement périlleuse. C'était de consentir à s'occuper enfin quelque peu de ses affaires, de retourner en Angleterre pour y vivre de sa *juncture,* et d'y aviser à tirer sou ou maille des avantages que le mari décédé lui avait faits ou avait pensé lui faire. La pauvre femme, malgré sa frivolité, eut l'énergie de faire cet effort et en

fut récompensée, sinon par la fortune, au moins par vingt ans de célébrité quasi-européenne. Mais, avant de quitter la France, elle y fut témoin des événements de 1830, et le témoignage qu'elle en donne est trop curieux pour que nous ne le rapportions pas en partie.

C'est le 27 juillet 1830, à son retour du Bois, que lady Blessington entend pour la première fois souffler, au loin encore, un vent de révolution : « Près du ministère des finances, rue de Rivoli, cinquante ou soixante personnes, des gamins surtout, sont rassemblées et crient : « Vive la « Charte! à bas les ministres! » Une patrouille passe près de cet attroupement sans tenter de le dissiper, ce que je juge malhabile, car cette impunité encourage les vauriens, dont le nombre augmente de moment en moment. »

Le vent amène promptement la tempête, et la révolution éclate. Le comte

d'Orsay, avec un véritable courage, car il était connu de tous comme beau-frère du duc de Guiche, parcourt hardiment la ville, le jour et le soir. « Le comte d'Orsay et le comte Walewski, écrit dans ses souvenirs lady Blessington, viennent de rentrer. Ils ont été jusqu'à la place de la Bourse, où ils ont assisté aux plus grands désordres. La populace avait mis le feu au corps de garde, et pourtant, chose singulière, cette foule avait l'air plus joyeux qu'irrité et paraissait rassemblée plutôt pour célébrer des saturnales que pour renverser une monarchie. Le comte d'Orsay et le comte Walewski furent reconnus par des gens du peuple, qui se montrèrent enchantés de les voir (lady Blessington ne doute jamais du bon effet produit par d'Orsay!) En revenant, ils traversèrent la rue Richelieu, qu'ils trouvèrent dans l'obscurité la plus complète, toutes les lanternes ayant été brisées. Le comte d'Or-

say rejoignit sans encombre son cabriolet dans la rue de Ménars, où il l'avait laissé, ne pouvant pousser plus loin. Mais il n'eut que le temps d'atteindre le club de la rue de Grammont [1] et de faire entrer sa voiture dans la cour, car la canaille se rua aussitôt dans la rue, détruisant tout sur son passage, y compris l'équipage du prince Tuffiakin. Un grand nombre de membres du cercle se trouvaient alors rassemblés et plusieurs d'entre eux assistèrent, d'un balcon donnant sur le boulevard, au bris des bancs et des réverbères et aux divers exploits de l'émeute. »

Du quartier des boulevards, la révolution gagne promptement celui des Champs-Élysées, où habite lady Blessington. Cela ne l'empêche point de sortir le soir et de rendre des visites, suivie d'un valet de pied terrifié qui murmure avec une imper-

1. Le cercle de l'Union. Il avait été fondé en 1828. Le Jockey-Club n'occupa cet hôtel que de 1856 à 1862.

tinence de circonstance : « Ces Anglaises n'ont peur de rien, non, absolument de rien! » Mais le retour a son petit péril. Une corde est tendue en travers de la rue de la Pépinière; à la vue de l'imprudente comtesse, des insurgés déguenillés l'élèvent, ma foi! fort haut et disent en ricanant : « Sautez, la belle! » La belle ne sautera point, car, pleine de sang-froid : « Je suis sûre, Français, dit-elle avec un délicieux sourire, que vous ne voudrez pas me contraindre *to such an infeminine exertion,* et m'obliger à dire, quand je serai de retour en Angleterre, que c'en est fait décidément de la galanterie française. » Et les émeutiers aussitôt d'abaisser la corde, en se découvrant devant mylady, mais de se rattraper atrocement sur le valet de pied, qui porte la livrée de la servitude tandis que ses compatriotes et ses camarades se battent pour la liberté.

Beaucoup le faisaient assurément, sinon

tous, et, dès le lendemain matin, lady Blessington en eut une preuve importune. Elle se reposait, dans un sommeil matinal, des émotions un peu vives de la soirée, quand elle fut réveillée soudainement par des coups répétés et violents frappés à la porte de l'hôtel. Elle courut à la fenêtre et vit avec effroi une sorte de bandit, couvert de sang et coiffé d'un foulard rouge, qui d'une main brandissait un énorme sabre, et de l'autre secouait à l'arracher le marteau de la porte. « Ah! madame, hurla l'insurgé, faites ouvrir, je vous en prie, que je dépose aux pieds de mon généreux maître les trophées que j'ai conquis avec ce glorieux sabre. » Et il montrait fièrement une paire de pistolets montés en argent et une fine épée arrachée à quelque officier, qu'il avait déposés sur le pavé pendant qu'il ébranlait furieusement la porte.

« Je reconnus alors, dit lady Bles-

sington, un palefrenier du comte d'Orsay. Cet homme, m'avait-on dit, quand, peu de temps auparavant, la populace s'était efforcée d'enfoncer la porte des écuries dans la rue Verte, et que le cocher et les grooms anglais étaient mourants d'effroi, avait paru fièrement à une lucarne et déclaré aux émeutiers que, quoique partageant leurs sentiments, il défendrait au péril de sa vie les chevaux de son maître et ses camarades étrangers qu'il estimait être sous sa protection. La populace l'avait applaudi et s'était retirée, laissant aux domestiques qu'il avait protégés la conviction qu'il n'était guère moins qu'un héros. Ces mêmes domestiques, quelques jours auparavant, chargeaient systématiquement des plus sales besognes ce pauvre diable de palefrenier qui gagnait trois fois moins qu'eux et était trois fois plus utile. Ils imaginèrent alors de lui offrir de l'argent en récompense de sa conduite. Mais le

héros révolutionnaire refusa avec une indignation magnifique et s'en alla se battre comme un soldat de la vieille garde, armé d'un misérable sabre qu'il avait déterré l'on ne sait où. »

Dans ces journées remplies d'incidents héroï-comiques, mais fertiles aussi en irréparables malheurs, le comte d'Orsay, il faut le reconnaître, fit avec dévouement et énergie tout ce qu'il lui fut possible pour rendre service aux vaincus. Amateur des beaux-arts et particulièrement initié à l'art anglais, il envoya aux Tuileries deux serviteurs, anciens grognards de l'Empire, pour tenter de sauver, en montrant les dents, un portrait du Dauphin par sir Thomas Lawrence. Malheureusement, quand ils arrivèrent, le chef-d'œuvre avait déjà été traité en image détestée et ses morceaux jonchaient les tapis.

Le comte d'Orsay eut un meilleur succès dans l'accomplissement d'un doulou-

reux devoir. Quelque temps avant la glorieuse semaine, il avait remarqué chez sa sœur, la duchesse de Guiche, un enfant qui, grâce à sa protection, venait d'être admis aux pages. C'était le petit-fils du général Jacqueminot, dont Napoléon disait : « Il est également brave tous les jours, en mon absence comme à côté de moi. » La populace, voulant pénétrer dans l'hôtel des pages, fit une décharge à travers la grille, et l'enfant qui alors de garde regardait fièrement devant lui en serrant son arme, tomba foudroyé sur les pavés. Le comte d'Orsay — il y a dans les existences les plus dissipées des œuvres de miséricorde — prit soin des funérailles du malheureux page et suivit son cercueil au bruit de la fusillade.

La tourmente toucha enfin à son terme. Comme un autre Lear, le vieux roi Charles avait, pour cause d'austérité, dû prendre le chemin de l'étranger ; pour cause

d'extravagance, la belle comtesse de Blessington fut alors obligée, avec non moins de regret peut-être, de se diriger vers son pays natal. Un des derniers soirs de son séjour à Paris, elle se promenait au bras du comte d'Orsay dans les Champs-Élysées. Près du rond-point, un rassemblement entourait un homme qui lisait à haute voix une proclamation clouée à un arbre. « Nous nous étions arrêtés, dit-elle, pour l'entendre, quand plusieurs de ses auditeurs reconnurent mon compagnon, et se prirent à crier : « Vive le comte d'Orsay! » Le cri fut aussitôt répété par la foule, tous abandonnèrent le lecteur de proclamations, et reportèrent leur enthousiasme exclusivement sur le comte. Nous eûmes une difficulté véritable à nous dérober à cette ovation inattendue et je fis sourire le comte en lui affirmant qu'il courait véritablement le danger d'être porté malgré lui au trône vacant par

cette foule qui ne savait comment le remplir[1]. »

La popularité du comte Alfred d'Orsay était-elle alors réellement assez grande pour qu'il fût ainsi traité en roi des halles, lui qui n'avait jamais prétendu que diriger les salons? Nous ne le croyon pas et nous regarderons cette flatteuse anecdote, extraite des pages ordinairement sincères de l'*Idler in France,* comme une fantaisie inspirée à lady Blessington par un sentiment d'admiration immodérée; mais si nous doutons fort que les badauds révolutionnaires de 1830 aient jamais crié : « Vive le comte d'Orsay! » nous sommes en revanche bien certain que lady Blessington et son compagnon, contraints par la gêne de repasser le détroit, disaient en s'en allant : « Vive Paris! » au plus profond de leurs cœurs.

1. *The Idler in France* donne (ch. XXII-XXV) de très curieux tableaux des journées de 1830.

VII

Dans la grande évolution vers l'ouest de Londres et de Paris, May Fair correspond assez exactement au quartier de la Madeleine, et Kensington à celui de l'Étoile. May Fair était donc à Londres, vers 1830, le foyer d'où rayonnait l'élégance. Ce fut en plein May Fair, à Seamore Place, que s'installa lady Blessington, à son retour de France. Avant d'aller chercher chez elle le gîte aussi bien que la table, le lion beau-fils se nicha près de là, dans des *furnished rooms* de Curzon Street.

Lady Blessington avait, en effet, été contrainte de renoncer à la grande maison de Saint-James's Square, inhabitable pour

une pauvresse qui n'avait que deux mille livres de revenu (c'était le chiffre de son douaire), fût-elle disposée à en dépenser huit. Elle avait alors, en quête d'une demeure nouvelle, été poussée par le vent de la mode à Seamore Place, et y avait loué la maison de lord Mountford, dont les larges baies ouvraient sur le parc. Lady Blessington la meubla avec son extravagance accoutumée et de plus, cette fois, avec le sentiment que, pour amener la foule au théâtre, il ne faut pas lésiner sur la mise en scène. Car, Seamore Place ou Saint-James's Square, cela importait peu à lady Blessington, pourvu qu'il lui fût possible d'ouvrir une sorte d'hôtel de Rambouillet britannique. Les grands hôtels à la française n'existent point à Londres, où l'on passe, presque sans transition, de la vieille *mansion* anglaise au palazzo italien, bientôt méconnaissable sous ses balustrades encharbonnées. Mais les Rambouillet,

de l'autre côté du détroit, ont toujours abondé et abonderont toujours. Et lady Blessington rêvait une sorte d'hôtel de Rambouillet exceptionnel, où les formes du corps viendraient se joindre aux agréments de l'esprit, où les *blue stockings* seraient fournis par le bon faiseur, où les Grâces et les Muses — on osait encore en parler — formeraient, autour de génies irréprochablement vêtus des rondes fashionables !

Ce rêve devait être en partie accompli. Mais, avant de regarder la maison de Seamore Place, ses gracieux et ses lettrés, examinons d'abord la maîtresse du logis elle-même, la femme à la mode et l'*authoress*. Soyez tranquilles, le comte d'Orsay ne sera jamais loin !

C'est un Américain, M. Willis, qui, dans ses *Pencillings,* va nous la crayonner : « Dans une longue bibliothèque, remplie de glaces et de livres richement reliés, je

trouvai lady Blessington. Ce que je vis en entrant était fait pour charmer. Une femme d'une remarquable beauté, demi-enfouie dans un fauteuil de satin jaune, lisait à la lueur d'une superbe lampe, suspendue à la voûte de la pièce. Partout des sofas, des ottomanes, des bustes, des tables chargées de précieux bibelots. Et, sur l'une d'elles, une main blanche et délicate pressant aristocratiquement le dos d'un livre entre des doigts chargés de diamants[1] ! »

Attitude charmante, sans contredit, mais assurément préparée pour l'arrivée du *Yankee*. Lady Blessington, d'ailleurs, en vraie femme du monde, ne la lui laissa saisir que dans une fugitive vision : « Dès que le domestique m'eut annoncé, elle se leva et me tendit cordialement la main. Un gentleman entra aussitôt, et elle me présenta au comte d'Orsay, le célèbre Pelham

1. Willis, *Pencillings by the way*, p. 355.

de Londres, le plus bel homme que j'aie jamais vu et, je puis le dire, le mieux habillé. » L'effet de pose avait donc réussi : madame assise et monsieur debout. Willis s'étant présenté dès le matin, à une heure de Huron, son admission avait été remise à dix heures. A dix heures moins deux, madame avait posé sa main sur son livre, et monsieur se tenait derrière la porte, prêt à opérer une entrée impressive.

Ils avaient d'ailleurs affaire ordinairement à un public plus délicat et à une critique plus exigeante. Mais ils ne la redoutaient point, étant sûrs de leur goût. Et ils se montraient chaque jour au parc, non pas pour y éblouir, ils avaient infiniment trop de tact pour cela, mais tout bonnement pour y paraître.

Le luxe des équipages, dans la vie élégante, peut être poussé aux dernières limites, à la condition d'être, à l'extérieur, l'expression exacte du train d'une maison.

Sans cela, il y aura toujours dans le maître de la voiture la mieux attelée un peu du charlatan qui saute des planches de son grabat sur celles de son char doré. Mais le comte d'Orsay et lady Blessington avaient vraiment droit au luxe de l'écurie, étendant leur luxe — inconsidérément sans doute, mais peu importe — à tout ce qui autour de nos pauvres corps humains peut être luxueux : maison, mobilier, toilette et table.

Malheureusement les équipages passent, et leurs nombreux tours de roue, destinés à impressionner les contemporains, sont à peu près perdus pour la postérité. Regardons toutefois arriver à Hyde-Park lady Blessington et le comte d'Orsay, tels que nous les montrent un portrait et un livre. « Remarquez, écrit dans *My friends and acquaintances* M. Patmore, ce coupé vert qui s'avance vers nous et qui, malgré les voitures qui nous en séparent,

s'annonce par l'élévation de son siège. Comme il approche, nous pouvons saisir les détails auxquels il doit son cachet de distinction particulière; les roues blanches aux réchampis verts et rouges (nous attendions peut-être du goût de d'Orsay des nuances plus foncées); les deux bai brun, *high stepping, blood-like shaped;* le *style* parfait du cocher, la taille du *footman* poudré, *six feet two*, qui occupe la place où il est perché avec cet air de supériorité accidentelle, mi-petit-maître, mi-gars de charrue, qui est l'*ideal of footman perfection;* les armoiries qui blasonnent les panneaux et le *crest* placé au-dessous de la glace indiquent l'aristocratie de situation, tandis que l'aristocratie de nature est blasonnée par la beauté sur le plus charmant des visages [1]. »

Voilà sans doute le *six springs brou-*

1. Patmore, *My friends and acquaintances,* t. I, p. 194.

gham auquel le nom de d'Orsay est resté attaché en France. Le comte apparaît bientôt lui-même, tel que nous le voyons dans le portrait d'Aubry [1], montant un cheval blanc irréprochable de forme. Il porte une sorte d'habit de cheval, véritable *riding coat* aux pans plus écartés sur le devant que ceux de nos redingotes actuelles. Un double rang de boutons descend en se rapprochant vers la taille. Le haut collet est séparé par la mince ligne d'un gilet blanc, d'une immense cravate noire dans laquelle le col est absolument enfoui. Les manchettes sont retroussées sur des manches longues et étroites. Le gilet blanc paraît encore sous le devant de l'habit, et, entre ses pans, descend assez bas sur une culotte collante. Les mains sont gantées de daim jaune; la droite presse un stick que l'on

1. Ce portrait, d'abord lithographié par Villain, puis reproduit dans l'*Illustration* (septembre 1852), a été placé en tête de notre travail.

dirait arraché à quelque haie et qui vaut une guinée. Des bottes à la Souwarow atteignent presque le genou. Tout cela a grand air, on ne saurait le nier, mais, étant toutefois quelque peu étriqué, reste beaucoup plus près des *fashionables* de 1820 que des *lions* de 1840, qui exagéreront l'ampleur dans le vêtement. Au reste, le costume du comte d'Orsay est bien fait pour ses qualités physiques de grâce et de force. A côté du cheval bondit un énorme mastiff lançant un joyeux aboiement à son maître. La tête du comte, donnée de profil, présente une coiffure trop frisée peut-être, sous un chapeau de forme pointue, sorte de pot à fraises renversé. La face se tourne aussi trop vers le public, semblant réclamer l'admiration.

Tout, dans cette élégance exemplaire, était de la simplicité la plus aristocratique, mais aussi la plus ruineuse. Alfred d'Orsay ne tarda pas à le savoir et eut bientôt

à en faire part à lady Blessington. Peu de temps après son installation à Londres, il fut, en effet, arrêté à la requête d'un bottier, un certain Mac Henry, pour une misérable dette de 7,500 francs. Lady Blessington le tira aussitôt d'embarras. Sachant qu'il en serait toujours ainsi, le comte ne mit plus de limites à ses dépenses et continua, pour être l'homme le mieux tenu de Londres, à s'adresser aux meilleurs faiseurs de l'Europe entière. Certains d'entre eux étaient d'ailleurs heureux de l'habiller pour la *recommendation* et se gardaient bien de perdre, par l'impertinent envoi d'une facture, un semblable patronage. D'Orsay poussa alors le souci du costume jusqu'à une inconcevable minutie, faisant venir de tous les pays ce qui, à Londres, ne lui paraissait pas atteindre la perfection suprême. « Voudriez-vous, écrit-il au banquier Moritz Feist, de Francfort, m'envoyer une douzaine de paires de gants

couleur feuille-morte, que l'on vend chez les *tyrolean glove-sellers?* Ils devront être pour votre main (ce qui était une flatterie) et (ce qui était une tromperie) je vous en remettrai le montant. » Mais le Francfortois ne s'y laissa pas prendre, et, en bon juif, sut rentrer dans ses débours en belle monnaie de réclame pour un vin du Rhin qu'il désirait placer. « J'ai reçu ce fameux vin, écrit d'Orsay à Moritz Feist, et nous l'avons fait goûter au prince Napoléon, à Soliman-Pacha, à Ouvrard, le Napoléon des financiers. Enfin, à nombre de connaissances qui l'ont trouvé parfait. » Et, quelques jours après : « Voici deux lettres pour Paris, mon cher Feist; l'une pour M. Eugène Süe, l'autre pour M. le comte de La Tour-du-Pin, qui recommanderont vos vins aux vrais amateurs [1]... » Et les pauvres gants feuille-morte étaient

1. Collection d'autographes de l'auteur.

depuis longtemps déchirés à Londres, que le vin rapportait encore à Francfort de petits bénéfices.

Homme étrange que ce comte d'Orsay, plutôt fait pour parader dans un manège, en tenue de haute école, que pour aider un bas-bleu à tenir un bureau d'esprit! Et pourtant, à Seamore Place, il s'acquittait avec autant d'aisance que d'habileté de cette tâche difficile, sachant accueillir, séduire et attacher à jamais à la coterie littéraire de lady Blessington les invités nouveaux et parfois hésitants.

Cette coterie s'était naturellement formée autour de l'interlocutrice de lord Byron quand, en 1832, les *Conversations* avaient été publiées dans le *Colburn's new monthly Magazine*. Tout ce qui avait trait au héros de Missolonghi inspirait alors à la Grande-Bretagne un intérêt mêlé d'une sorte de repentir. L'on se jeta donc, dans la capitale et dans les comtés, sur le ma-

gazine contenant les souvenirs de l'heureuse mortelle qui avait interrogé, nous dirions aujourd'hui *interviewé,* l'illustre mort. L'édition du volume où les fameuses *Conversations* parurent rassemblées fut épuisée dans un après-midi. Le nom de la comtesse de Blessington, satisfaction suprême pour sa vanité d'esprit, fut bientôt sur toutes les lèvres britanniques. Elle songea alors à vivre littérairement. La visiteuse du grand Byron avait reçu des cieux deux inappréciables dons, que les bonnes fées sont obligatoirement tenues d'apporter au berceau de leurs filleules : l'esprit et la beauté. Elle en avait déjà tiré un fort avantageux parti dans sa carrière mondaine et songea alors à les utiliser d'une façon profitable dans sa carrière littéraire. L'esprit, qu'elle faisait si bien briller parlé, ne lui tint pas, écrit, — disons-le tout de suite, — ce qu'elle en attendait. Ses romans mondains, *Grace Cassidy, Mere-*

dyth, the Follies of fashion or the beau monde of London, the Belle of the season, et *the Victims of society,* d'une naïveté d'intrigue que ne rachètent pas des observations superficielles, se vendirent peu et se lurent encore moins. Ce n'était guère, d'ailleurs, que le livret de la comédie fashionable qui se jouait chaque jour à Seamore Place, et l'on aimait mieux aller voir la pièce chez la comtesse que d'en parcourir le *book* chez soi. Mais la beauté, plus fidèle que l'esprit, ne trahit point lady Blessington. Conseillée sans doute par Alfred d'Orsay, elle dissimula, derrière un gracieux et délicat hommage à la forme féminine, une véritable spéculation, en imaginant ces *keepsakes,* qui firent rage pendant dix ans en Angleterre et en Europe, sous le nom de *Books of beauty*. Des gravures d'une incomparable délicatesse montraient chaque année au monde émerveillé des figures anglaises de la séduction la plus variée :

tour à tour coquettes comme Rosalinde, capricieuses comme Titania, rêveuses comme Desdémone. Le texte du *keepsake,* sorte d'écrin contenant ces charmants portraits, était composé de petites pièces des meilleurs écrivains de l'époque, et lady Blessington, s'y faisant, avec trop peu de discrétion, une part de *lioness* littéraire, y entassait les *tales* et les *sketches,* les *lines* et les *stanzas*. Mais comme il y avait encore à côté d'eux place pour beaucoup de petites productions, vers ou prose, et que la comtesse, dans son *Annual* comme dans son salon, recevait avec une artistique magnificence, tout le Londres qui écrivait ou prétendait écrire fut bientôt à ses pieds. Voulez-vous que nous l'y regardions dans le salon de Seamore Place, par un beau soir de 1837?

VIII

Voici d'abord un joyeux compagnon des premières années, James Smith, l'humoristique auteur des *Rejected adresses*, aux petits yeux noirs allumés par l'esprit, aux jambes énormes déformées par la goutte. Il est le boute-en-train des réunions de Seamore Place, où, un peu incorrect peut-être aux yeux de d'Orsay, il dirige avec sa béquille le concert des mots osés et des paroles malignes. « Les journaux, a-t-il écrit hier à lady Blessington, disent que votre *new carriage is very highly varnished*. Ils parlent, je l'espère, de votre *wheeled carriage*, car le mérite de votre *personal carriage* a toujours été, selon

moi, *the absence of all varnish.* » Intraduisible jeu de mots[1], flatterie un peu railleuse !

Derrière lui, passe Isaac Disraëli, l'historien littéraire, qui attire moins l'attention que son fils, le célèbre Benjamin, l'auteur de *Vivian Grey* et le futur lord Beaconsfield. Figure et toilette excentriques (nous parlons du dernier), trop riches et trop parées, qui trahissent l'origine juive et vénitienne. Le gilet, festonné comme une pantoufle, est tout zébré de chaînes d'or. Des boucles d'ébène, grasses d'huile antique, ballottent en frisons sur des joues creuses. La conversation, originale et mordante, surprend par des fusées d'esprit qui ont l'éclat du costume. Benjamin a demandé, avec un peu de manière, à lady Blessington des nouvelles de sa plume, *plucked assuredly from the pinion of a*

1. Le mot anglais *carriage* signifie à la fois *voiture* et *démarche.*

bird of paradise[1], et lui parle avec enthousiasme des lettres de d'Orsay, *which always inspirit him.* Courtisaneries de jeune homme, roué comme une vieille femme, qui sait son monde et surtout sa maison, et s'y meut avec ce tact politique auquel il devra sa fortune. Rempli d'ailleurs de coquette assurance et se croyant le droit d'envoyer, pour le *Book of beauty*, une arabesque littéraire qui, dit-il, *might close the volume, as fairies and fireworks dance and glister,* — toujours l'amour du brillant, — *in the last scene of a fantastic entertainment*[2].

Après les deux Disraëli, les deux Bulwer. Henry, qui discute avec passion

1. Arrachée assurément à l'aile d'un oiseau de paradis; ces oiseaux qui dressaient si drôlement leurs panaches en faucille sur les derniers turbans, avant de les enrouler autour des chapeaux des élégantes de la cour de Louis-Philippe.

2. Pourrait clore le volume, comme à la fin d'une pièce fantastique l'on voit danser les fées à la lueur des flammes de Bengale.

un discours d'O' Connell, arrive de Paris, où il est attaché à l'ambassade d'Angleterre, et vient de faire part à lady Blessington de malicieuses appréciations sur la France. Quel changement depuis les jours de l'hôtel Ney ! C'est un homme petit et délicat, un peu marqué de la petite vérole, aux façons douces et séduisantes.

Son frère, Edward, est l'auteur de *Pelham,* et l'on se dit à l'oreille que son *Pelham* n'est autre que le comte Alfred d'Orsay. Impossible de posséder à la fois plus d'entrain, de finesse et de distinction que sir Edward Bulwer. D'Orsay, qu'il appelle le beau roi Alfred, le regarde comme son poète attitré et lui a donné aujourd'hui une marque rare de confiance, en lui proposant de conduire au parc ses merveilleux chevaux. « Merci mille fois, a répondu Bulwer, mais Phaéton ne se sent pas la force de conduire les chevaux d'Apollon, *souls made of fire and children of the*

sun[1], comme l'atteste le nez cassé de William, le cocher. » Et il a préféré causer doucement, pendant une heure, à la portière du coupé de lady Blessington, d'art et de littérature, d'amour et de tout.

Plus loin, voici le grand Irlandais, Thomas Moore, l'hôte ordinaire de la maison et même de toutes les maisons successives, car il a été des *private theatricals* de Mountjoy Forest et des dîners de Saint-James's square. Insensible aux séductions du *Book of beauty,* il vient de déclarer à la maîtresse de céans qu'il a horreur d'*albumiser,* d'*annualiser* et de *périodicaliser*[2], mais il ne peut toutefois refuser à l'amie de si longues années la pièce sentimentale *What shall I sing thee?* Que

1. Enfants du soleil, âmes de feu.

2. « When persons like you condescend *so* to ask, how are poor poets to refuse ? At the same time, I confess, I have a horror of *albumizing, annualizing* and *periodicalizing* ». (Lettre de Thomas Moore à lady Blessington, Sloperton, feb. 19, 1834.)

vous chanterai-je ? Ce qu'il va chanter, ou mieux ce qu'il va dire, ce soir, au piano, est la mélodie célèbre : *When first I met thee*. C'est un récitatif mélodieux plutôt qu'un air, qui pénètre au fond du cœur, comme il en a été tiré. Le chant a cessé depuis longtemps déjà que l'on en subit encore le charme et que l'on reste rêveur. Thomas Moore en profite, selon son habitude, pour prendre son chapeau et quitter prestement la maison.

Et d'Orsay ? Pendant ce temps, étendu sur un sofa, *in a careless attitude,* il converse à demi-voix avec quelques *foreigners,* une altesse allemande, un prince russe, un duc italien et un comte français. Tous s'inclinent devant son élégance accomplie de *perfect english gentleman*. Et pourtant, cette perfection britannique (le prince russe s'en est bien aperçu tout à l'heure, quand d'Orsay entretenait lord Wellington) ne s'étend point jusqu'au lan-

gage. Le comte parle encore avec un léger accent la langue anglaise, qu'il possédait fort insuffisamment à Naples, au temps de lord Blessington[1]. Langue perfide qui souvent a fait confondre aux Français en général et au grand Chateaubriand en particulier, Dorset avec d'Orsay. Mais notre langue française a bien aussi ses traîtrises. Une méprise rapportée dans une amusante lettre de sir Edward Bulwer l'établit. Le baron d'Haussay, ancien ministre de Charles X, vieux beau en ruine, *on the wrong side of fifty,* était un des familiers du salon de Seamore Place. Grande fut un jour l'indignation du comte d'Orsay, alors au comble de la splendeur, en se trouvant, dans un article de *review* dû à une célébrité d'outre-Manche, pris pour

1. « The count, who still speaks the language with a very slight accent. » Willis, *Pencillings by the way*, p. 355. V. dans l'ouvrage de R. Madden (t. I, p. 102) un amusant passage relatif à d'Orsay et au capitaine Smith, *Smid,* dans le *broken english* du comte.

d'Haussay, alors déjà en décadence affligeante. La célébrité distinguait néanmoins nettement leurs personnes; mais, embrouillée dans nos consonnes et nos diphtongues, elle ignorait absolument *how to spell the difference betwen d'Orsay and d'Haussay*[1].

1. « Quelle différence d'épellation il y avait entre d'Orsay et d'Haussay. » Nous tenons à reproduire *in extenso* ce passage de la lettre si piquante de sir Edward Bulwer. C'est du badinage le plus enjoué et le plus fin, délicat au point de ne pouvoir être traduit :

« I can fully sympathise with poor count d'Orsay in the horror that must have seized upon him when he saw himself an ex-minister, on the wrong side of fifty !... It seems as if there were a magical conspiracy against him. He is not only killed, but transformed; he is not only to be a dead man, but a Pythagorean, they want to make him believe, not only the soul is out of his own body, but that it is transmigrated into the body of baron d'Haussay. I don't wonder at his anxiety on the matter, and have already written to assure him that the mistake was only orthographical. *** knew the difference between d'Orsay and d'Haussay, but he did not know how to spell the difference between them ! » (Lettre de sir Edward Bulwer Lytton à lady Blessington, Bath, 19 janvier 1833.)

Tout le monde de l'élégance et des lettres londonniennes voulut bientôt apporter ses hommages à la maison de Seamore Place, transformée par la comtesse de Blessington en temple de la Beauté et des Muses. Haydon présente cette maison, dans son *Journal,* comme le centre de la mode et de l'esprit, autour duquel se mouvait, à Londres, tout ce qui se parait et tout ce qui pensait [1]. En voyant la foule de ses adorateurs et de ses fidèles devenir chaque jour plus nombreuse, la déesse de Seamore Place dut bientôt songer à se mettre en quête d'un sanctuaire plus vaste. La prudence, toutefois, eût dû l'en dissuader; car, si elle recevait de l'encens à en être aveuglée, elle ne réclamait point à ses adorateurs d'offrandes en monnaie, et même il lui fallait souvent rassasier son peuple, ce qui coûtait bon, étant donnés

1. B. R. Haydon, *Mémoires,* t. III, p. 12.

les appétits britanniques. Puis, dans l'éblouissement de sa gloire mondaine, lady Blessington éprouvait un véritable mal à débrouiller les chiffres d'un livre de comptes, et sa situation de fortune empirait chaque jour. Sa maison, en outre, était tenue comme une maison de bas-bleu et toute remplie d'un personnel de hasard qui, pourvu qu'il présentât une belle apparence, était accepté sans contrôle par d'Orsay. De là des vols de bijoux et d'argenterie qu'il avait fallu dispendieusement remplacer. Mais la pauvre comtesse n'était point femme à penser au lendemain, et surtout à l'argent du lendemain. Aussi, trouvant la maison de Seamore Place désormais indigne d'elle, elle s'installa fastueusement à Gore House.

IX

Gore House était une vaste maison, entourée de pelouses et abritée par des arbres centenaires, que lady Blessington avait découverte dans le *Far West* de Londres, à South Kensington. Elle y avait eu pour prédécesseur un saint, William Wilberforce, qui s'y rendait de Hyde-Park à pas lents, récitant ses psaumes *in great comfort;* elle y eut pour successeur un traiteur français, M. Soyer, l'importateur en France des boissons américaines. Destinée de maison bien originale et bien britannique ! Gore House, successivement chapelle, académie et taverne, n'existe plus aujourd'hui.

Mais, dès que la comtesse de Blessington y eut transporté le cercle littéraire de Seamore Place, elle devint le lieu de réunion habituel de tous ceux qui, à Londres, s'occupaient de littérature et d'art. Réunion présidée, comme dans la première résidence, de la façon la plus fine et la plus aristocratique, mais avec une tendance nouvelle et déjà obligée, hélas! à la réclame, qui se manifesta dès les premiers jours et alla chaque année en s'accentuant. Le roi Alfred continua, bien entendu, à gouverner Gore House, et cela sans le moindre embarras. C'était, il est vrai, le temps des princes consorts, et son sort à lui était lié depuis de si longues années à la maîtresse du logis, que l'on regardait à Londres sa situation comme consacrée par une sorte de prescription; situation d'ailleurs constamment soutenue *in a perfect gentlemanlike manner*.

Ce qui caractérise la période de l'exis-

tence de lady Blessington et du comte d'Orsay passée à Gore House est l'appel fait par eux, d'une façon incessante et obstinée, à leurs talents d'écrivain et d'artiste, appel nécessaire qui non seulement avait pour objet un surcroît de notoriété et d'élégance, mais surtout une augmentation de revenu. Car les deux mille livres de rente de la comtesse, insuffisantes depuis longtemps à maintenir son budget en équilibre, commençaient à être tout à fait impuissantes à écarter les créanciers dans la mesure exigée par la *respectability!* De là des calculs renaissants et de constantes négociations avec les éditeurs : éditions de livres pour la comtesse, éditions de portraits pour le comte d'Orsay. Lady Blessington publie, coup sur coup et presque sans laisser respirer : *The Confessions of an elderly Lady, the Governess, the Idler in Italy, the Idler in France* (mise en vente tardive de souvenirs un peu rancis),

Strathern, or Life at home and abroad. Elle pousse même, pressée par le désir du gain, jusqu'aux livres à révélations, incapable, d'ailleurs, d'aller jusqu'aux livres à scandale. Ce sont : *The Memoirs of a Femme de chambre* et *Country quarters.* Et cependant, l'éternel *Book of beauty* ne cesse point de paraître; mais les lecteurs et les regardeurs de gravures eux-mêmes commencent à s'en lasser. Il n'est plus guère goûté que par les beautés contestées — la série des incontestables est épuisée depuis longtemps — qui se font gloire d'y être mises à l'ordre du jour, et les professeurs de *deportment,* comme ceux de Dickens, qui décorent de ses images les murs de leurs académies de danse. Mais le comte d'Orsay invente, en revanche, un recueil de portraits aristocratiques, sorte de *Book of celebrity* masculin, destiné au plus grand succès. Connaissant le fonds et le tréfonds des gens du monde, il exploite

le premier ce sentiment de vanité, inavoué jusqu'alors, qui fait que les hommes, en Angleterre, sont heureux de trouver, dans un album ou un magazine, leurs portraits ou même leurs caricatures; non, bien entendu, comme les beautés, pour produire le charme ou la régularité de leurs traits, mais pour imposer à leurs contemporains leur petite notoriété fashionable, politique ou sportive. Léger travers auquel, dans les clubs de Londres, certains périodiques, comme *Vanity fair,* doivent leur constant succès. La collection de portraits dessinés par d'Orsay, qui contenait toutes les célébrités des lettres, des arts et du Parlement, fut mise en vente chez Mitchell, l'éditeur alors à la mode et bientôt placée dans toutes les grandes bibliothèques anglaises.

Et mieux que personne il pouvait former un semblable recueil, alors que les mondains, les lettrés et les artistes, véri-

table crème de la société anglaise, se rendaient en foule à Gore House. A ceux que nous avons déjà vus à Seamore Place se joignait une nouvelle génération particulièrement féconde en esprits et en talents. Citons, parmi les nouveaux venus qui parurent, à cette époque, à l'académie de South Kensington, deux maîtres romanciers, appréciés en France autant qu'en Angleterre : Charles Dickens et William Thackeray.

Ce fut en 1840 que le jeune Charles Dickens fut, pour la première fois, conduit à Gore House[1]. Il sut y plaire et, chose étrange, il s'y plut. Lui, l'impitoyable montreur de la misère anglaise, disons

1. Dans un volume publié à l'heure où nous terminions la rédaction de ce travail (*l'Inimitable Boz*, étude historique et anecdotique sur la vie et l'œuvre de Charles Dickens), M. du Pontavice de Heussey a donné (p. 172-180) des lignes fort intéressantes concernant le comte d'Orsay, lady Blessington, et particulièrement leurs rèlations avec Charles Dickens.

mieux, de la misère humaine, — car son œuvre est plus que nationale, — aima cette maison de la folie! Il y fut aimé, et cela ne surprend pas, car, en dépit des sévérités de sa plume, Dickens fut aimé partout et toujours. Peintre sincère et fidèle de la souffrance et de la pauvreté, ne redoutant point le terrible effet que ses puissants tableaux étaient capables de produire, il évita toutefois, avec un tact infini, de jeter, comme lord Byron dans ses accès de brutalité géniale, d'incommodantes responsabilités à la tête de ses compatriotes. Il existe souvent, entre les dissemblables, une sorte d'irrésistible attraction. C'est ainsi qu'entre le comte d'Orsay, qui, dans ses dessins, aurait donné du chic au *rough* le plus répugnant, et Dickens, qui aurait déniché des noirceurs dans le cœur du clergyman le plus paterne, se noua une amitié que la mort seule put rompre.

Un beau jour de mars 1844, Charles

Dickens mande à lady[1] Blessington qu'il s'est mis en tête de courir le monde en *uncommercial traveller,* et qu'il se propose de commencer par l'Italie. Et, pour être assuré de pénétrer partout où le conduiront ses recherches inconventionnelles, il emporte la puissante recommandation des anciens habitants du palazzo Negroni, et, en guise de porte-bonheur, un porte-monnaie que lui a donné d'Orsay. « Dites au comte d'Orsay, écrit-il de Milan à lady Blessington, que la bourse qu'il m'a donnée a fait un bon service, car elle a été constamment ouverte, et l'Italie tout entière a prétendu y fourrer les mains. Aussi ne manquerai-je pas, à mon retour en Angleterre, de la

1. « Dickens pleura beaucoup d'Orsay : « Pauvre, pauvre d'Orsay !... Les amis tombent autour de moi comme les feuilles mortes autour du chêne à l'automne. La faux terrible fauche, sans pitié, sans trêve, le meilleur grain : mais soyons forts !... La vie est un mauvais rêve dont la mort est le réveil ! » (M. du Pontavice de Heussey, *l'Inimitable Boz,* p. 266.)

suspendre à un clou comme un trophée, d'en brandir parfois la monture comme un vieux sabre rouillé et de crier à mon fils, ainsi qu'on fait au théâtre : « Vois cette marque, enfant : cinq cents francs partis en chevaux de poste. Vois ce trou : ce jour-là, un garçon d'hôtel a exigé de ton père trois fois son dû... et l'a, ma foi ! obtenu ! Quant au fond usé, effiloché, lamentable, je le consacre à la mémoire des douaniers et des soldats malpropres qui présentent leurs mains sales et leurs bouts de manches graisseux à la portière de tous les étrangers. Prends cette bourse, enfant, ton malheureux père n'a, de retour chez lui, rien d'autre à te laisser. »

Moins sentimental et plus sardonique est le romancier-satiriste William Thackeray, qui estime que pour corriger la société anglaise, — si toutefois une société est corrigible — il vaut mieux cingler en ricanant ses travers que de signaler ses

plaies en soupirant. William Thackeray, qui n'est encore dans ses livres que Samuel Titmarsh, visite presque quotidiennement Gore House. Et quelle moisson d'observations malignes ne peut-il pas y faire pour ses *sketch-books*, sinon pour le *Book of snobs,* — car, seule, la vraie et *unsnobbish* société est reçue à Gore House, — tout au moins pour sa merveilleuse *Vanity fair?* Vanité de femmes majestueuses ou souriantes, qui intriguent pour paraître dans le *Book of beauties;* vanité d'hommes qui convoitent pour leurs habillements et pour leurs corps une statuette ou un portrait portant la signature de l'*artistical lion*.

Car d'Orsay, avec une finesse incomparable, a obtenu pour ses œuvres, bustes et dessins, une célébrité véritable. L'on accourt à son atelier et l'on se jette sur ses cartons; il est, en quelque sorte, un Tussaud fashionable, travaillant en marbre.

Et comme il a remarqué que, dans la galerie de Baker Street, les groupes de souverains, de généraux et de pachas impressionnent particulièrement la foule, il place en tête de sa file de statuettes — où l'on trouvera jusqu'au nabab Dwarkanauth Tagore — l'empereur de Russie, le prince Louis-Napoléon, et, ce qui vaut mieux pour l'effet à produire en Angleterre que les czars et empereurs passés et à venir, lord Wellington, le *great iron duke* lui-même. Il a pris le héros par la coquetterie, en lui montrant les portraits de tout ce qui, à Londres, avait un renom d'élégance et de beauté. Alors le *buck* héroïque, qui se rappelle avoir lutté en effets de cravates avec le royal Bill et le grand Brummell lui-même, a pensé aussitôt : Pourquoi pas moi?

« Je regrette bien, écrit-il à lady Blessington dans un mot, sorte d'invite, de n'avoir pas eu le plaisir de rencontrer

votre ladyship le jour où le comté d'Orsay a eu l'amabilité de me montrer ses *charmants dessins.* » Et quand, assuré d'un bon oui, l'on fait, avec une humilité feinte, au vainqueur de Waterloo la proposition de reproduire ses traits, il répond, enthousiasmé : « Merci mille fois ! le comte d'Orsay me gâte vraiment et va donner de la vanité à ma vieillesse, en consacrant le prodigieux talent dont il est doué à me faire passer à la postérité [1] ! » Le portrait fini et longuement regardé, l'enthousiasme tend à se transformer en délire et la comtesse en amène fort habilement l'explosion. « Vous avez raison, écrit le duc de fer, le mot de portrait est insuffisant à désigner un travail d'un art aussi parfait que l'œuvre de d'Orsay ! » Et il accorde au talent du comte la solennelle consécration d'un éloge

1. Lettres du duc de Wellington à lady Blessington (19 juin 1846 et 19 janvier 1847, publiées dans l'ouvrage de R. Madden, t. III, p. 22).

que nul ne peut surpasser en Angleterre : « *At last, I have been painted like a gentleman, I'll never sit to any one else.* » « Enfin, j'ai été représenté *comme un gentleman;* je ne veux plus poser pour personne ! »

Ce qui, dans l'œuvre artistique de d'Orsay vaut peut-être le mieux est une célèbre vue de Gore House, dessinée avec prédilection aux jours heureux. Un soleil de mai, de commencement de *season,* donne à la *mansion* littéraire et aux jardins qui l'entourent un aspect printanier. Un restant de brume dans les lointains conserve toutefois à l'ensemble du paysage son caractère de mélancolie britannique. Au premier plan paraissent à droite le duc de Wellington et la comtesse de Blessington, la gloire et la beauté, déjà un peu anciennes ; au centre, sir Edwin Landseer dessine une vache accompagnée d'un veau, trouvant le moyen de leur donner de l'ex-

10.

pression et de la poésie; à gauche, le comte d'Orsay, escorté de deux chiens, corrects et aristocratiques comme leur maître, parle en souriant au comte de Chesterfield[1]. Près de la maison, les deux miss Power, nièces de lady Blessington, lisent une lettre dans une attitude de *keepsake*. Au loin, le marquis de Douro et lord Brougham sont assis sous un de ces arbres immenses qui s'élèvent royalement

1. Il devait en effet, si nous en croyons les *Nouvelles à la main* de Nestor Roqueplan (nº du 20 mars 1841) être content de la docilité du noble lord : « Le comte d'Orsay est toujours l'oracle de la jeunesse de Londres. On ne peut s'habiller sans son ordre. Parmi ses admirateurs, il a choisi le plus docile, lord Chesterfield, et l'a voué au *bleu*. Il l'emprisonne dans des cravates bleues, des habits bleus, des gilets bleus, — et lui défend d'en sortir ! » L'unité dans la couleur du costume aurait été parfois, en Angleterre poursuivie jusqu'à l'extravagance, si nous en croyons une planche de la nouvelle édition du *George Brummell* (t. II, p. 242). Elle nous montre un duc de Beaufort habit, pantalon, gants et sous-pieds entièrement verts. Des favoris et un chien jaunes rompent seuls la verdure du portrait, symbolique, nous l'espérons, de la verdeur du vieux *buck !*

au milieu des pelouses anglaises. Une paix profonde et pénétrante environne dans ce tableau la célèbre demeure que pourtant la ruine minait déjà.

Mais l'on ne paraissait, certes, rien en soupçonner, et l'on vivait impassiblement sur un volcan, — ce qui est autrement difficile que de danser nerveusement dessus, — sans se demander ce que pourrait durer une semblable vie. L'on tenait à Gore House une table ouverte — oubliant que l'on serait un jour contraint de plier la nappe — à tous ceux qui en Europe avaient un nom dans les lettres, et, particulièrement (il convient de le dire à la louange de d'Orsay) aux visiteurs français. Et ce fut pendant le règne de Louis-Philippe, qui n'eut guère en Angleterre, convenons-en, d'autre gloire, un admirable défilé à Gore House de nos célébrités nationales, sans acception d'école ni de parti : Alfred de Vigny et Eugène Süe,

Rachel et Frédérick-Lemaître, le comte d'Arlincourt et Louis Blanc, Ledru-Rollin et le prince Louis-Napoléon. Alfred de Vigny écrit un jour au comte d'Orsay, de Birmingham, tout imprégné de poésie infernale : « Me voici à présent en pleine forge, observant les cyclopes dans leur antre, et j'en ai déjà les mains noires. J'oublie l'odeur du charbon, en lisant le voyage de lady Blessington, et il me semble que je respire un beau bouquet de Florence... Et ce pauvre Byron, je le retrouve partout, grâce à elle. Que je la remercie d'en parler encore, et en vers si mélancoliques ! Je crois en vérité qu'il se promène et s'assoit entre elle et moi. Que c'est bien, que c'est rare de savoir se souvenir ainsi ; que l'on mérite d'être aimé pour cela[1] ! »

1. Lettre adressée par Alfred de Vigny au comte d'Orsay, reproduite de l'ouvrage de R. Madden (t. I, p. 419).

Eugène Süe, moins préoccupé d'initier Londres aux *Mystères de Paris* que de manifester à Paris les splendeurs de Londres, passe le détroit pour acheter des chevaux, demande à d'Orsay de le guider dans son choix et revient en France « dans l'enthousiasme des admirables animaux désignés par un semblable juge[1] ». Il reste en correspondance avec les habitants de Gore House et obtient de l'éclectisme de la maîtresse de maison indulgence et protection, en plein pays de Bible, pour les plus audacieuses productions de sa plume. « Notre excellent ami (d'Orsay) me rassure un peu en me disant que vous êtes, madame, satisfaite de mon pauvre voyageur éternel (*le Juif errant*), qui se voit à peu près exilé de tous les pays catholiques, ce qui réduit singulièrement sa promenade de touriste. Heureusement pour

1. Billet d'Eugène Süe au comte d'Orsay, dans la collection d'autographes de l'auteur.

lui, l'Angleterre est plus hospitalière, et cela, je l'espère, grâce à l'exemple de Gore House qui a suffi pour lui donner droit de cité. Merci donc encore, madame, au nom de mon pauvre proscrit, excommunié, damné, que l'autorité de votre nom et de votre grand esprit a si généreusement défendu et protégé[1]! »

Rachel, dont Paris a proclamé le génie, va interpréter nos classiques dans la patrie de Shakespeare, Londres entière l'acclame et les salons se la disputent. Mais Gore House l'emporte, et c'est là que la *wondrous maid* apparaît tout d'abord, car lady Blessington l'y a délicatement amenée en prenant sa lyre et en célébrant la flamme

Within that fragile, girlish form, enshrined[2].

Après Hermione, don César de Bazan.

1. Lettre d'Eugène Süe à lady Blessington, reproduite ainsi que trois autres dans l'ouvrage de R. Madden. (t. II, p. 188.)

2. « Renfermée dans ce gracile corps de jeune

D'Orsay appelle à Londres Frédérick-Lemaître, et cela témérairement, en plein décembre. « Venez en Angleterre, tous les mois sont bons pour vous. Votre talent incomparable amènera la société plus tôt. » Et il peut lui écrire en effet par une belle journée du mois de février suivant : « Plusieurs de mes amis reviennent de la campagne jeudi et vendredi pour vous voir jouer. J'espère bien que vous ne les désappointerez pas, car réellement il faut un talent aussi extraordinaire que le vôtre pour engager des Anglais à abandonner la chasse par un temps aussi beau[1]. » Frédérick joue et les *red coats* viennent ponctuellement l'applaudir, sublime dans ses guenilles romantiques !

Le comte d'Orsay était, nous l'avons dit, impérialiste de naissance, et nul hôte n'é-

fille. » Nestor Roqueplan, *Nouvelles à la main*, 20 mai 1841, p. 110.

1. Collection d'autographes de l'auteur.

tait reçu avec plus de plaisir à Gore House, par la comtesse de Blessington, que le prince Louis-Napoléon. Malgré cela, poussée à l'éclectisme dans les relations par le désir de recevoir l'hommage des représentants de tous les partis, la comtesse ouvrait ses salons aux politiques de toutes les opinions, ayant pour chacun, après ses tirades, un bon sourire de courtoisie à demi convaincu. Julien Lejeune, vieux conventionnel à houlette, y coudoyait le vicomte d'Arlincourt, légitimiste à terreurs, qui toutefois, dans de petits billets tournés à la Dorat, nommait lady Blessington, à la face d'Anne Radcliffe, son *aimable sœur en Apollon* et contemplait dans le comte d'Orsay *le dieu de la grâce et du goût*. Le croirait-on ? l'auteur de ce fameux *Solitaire,* qui savait tout et qui voyait tout, fut à Londres, quoique ne voyant et ne sachant lui-même que fort peu de chose, l'objet d'une sorte d'incident

diplomatique. L'ambassadeur de France, M. de Sainte-Aulaire, ayant osé le présenter à la cour, fut menacé des foudres, peu redoutables, il est vrai, du bon roi Louis-Philippe. Le vicomte courut aussitôt se railler du tonnerre du château d'Eu avec sa camarade de Parnasse, et réclama bientôt, dans un style attendri, sa protection et celle de d'Orsay pour un ouvrage vengeur, *les Trois Royaumes,* représailles bien oubliées aujourd'hui : « Mille tendresses à mon cher comte d'Orsay, je me recommande à lui aussi pour mettre mes *Trois Royaumes* à la mode. Tous les journaux qui vous admirent devraient bien m'accorder quelques lignes de bienveillance à votre sollicitation. Laissez tomber quelques rayons de votre gloire sur mon humble ouvrage en ce moment à vos pieds; et sa route sera brillante, et son père vous bénira[1] ! »

1. Les très curieuses lettres du vicomte d'Arlin-

Après les hommes du passé, conventionnels adoucis et royalistes militant encore, l'on vit paraître, dans l'amusant défilé politique de Gore House, les hommes du lendemain, à la recherche, comme Jérôme Paturot, de la meilleure des républiques. Ce fut d'abord Ledru-Rollin qui, avocat à la cour royale de Paris, prêta en 1844 son assistance au comte d'Orsay dans une cause assez hardie. « M. Pierre-Marie-Gaspard, comte d'Orsay, — lisons-nous dans la bien curieuse consultation contre la liste civile signée par Ledru-Rollin, — qui comptait au nombre de ses aïeux maternels le duc de Sully, ministre et ami de Henri IV, ne put échapper aux mesures révolutionnaires qui, en 1793, menaçaient la noblesse française. Atteint par les lois rendues contre les émigrés, ses biens furent confisqués par l'État et mis

court à lady Blessington ont été publiées dans l'ouvrage de R. Madden. (T. II, p. 190-196.)

sous le séquestre... L'hôtel et le château d'Orsay (où nous avons vu lady Blessington faire une sorte de pèlerinage sentimental), les jardins et le parc, qui en faisaient partie, contenaient une grande quantité de statues, de groupes, de bustes et de vases en marbre et en bronze d'une immense valeur... Maître de cette collection précieuse et unique, le gouvernement français se garda bien de la vendre. Il la conserva avec le plus grand soin et bientôt après en enrichit ses musées, ses palais et leurs jardins. Plusieurs des statues, groupes, bustes, vases, qui se trouvent aujourd'hui dans les palais et les jardins des Tuileries, du Luxembourg et de Saint-Cloud, qui en font l'ornement et qui font l'admiration des artistes et des étrangers, ont appartenu à la riche collection de M. le comte d'Orsay[1]. » Et Ledru-Rollin, sans le

1. Consultation pour M. le comte d'Orsay contre la liste civile, reproduite par R. Madden. (T. I, p. 457.)

moindre succès, bien entendu, réclama du domaine de l'État pour le comte Alfred d'Orsay la possession des objets d'art confisqués pendant la Révolution. Réclamation formulée en termes si révérencieux pour les choses passées, et même pour la principauté souveraine de Delain, que d'Orsay dut bien rire en 1848!

Un ancien hôte de Gore House qu'il rencontre à Londres le 18 octobre, l'amuse aussi singulièrement cette année-là. C'est « ce pauvre petit Louis Blanc, dont on fait l'hydre de Lerne, lui qui circule en Angleterre comme l'agneau pascal! » Et, à force de sourire en face de ces républicains multiples, le comte d'Orsay finit par railler pour de bon la République. « Vous voilà plantés, écrit-il en 1849 à un ami de France, entre deux républiques qui se lorgnent, et vous ne pourrez bientôt plus arrêter les Robert Macaire, de crainte d'entraver le progrès. Cette dernière révo-

lution vous conduira au despotisme[1]. » Voilà un *lion* dédaigneux de la politique, qui, en dépit de sa crinière, paraît certes y voir clair! Mais sa lucidité n'est qu'à moitié surprenante, car, si à Gore House il a entrevu Ledru-Rollin et Louis Blanc, il y a pu étudier à loisir le futur *despote*.

1. Lettre du comte d'Orsay à John Forster. (R. Madden, t. I, p. 387.)

X

Par une belle journée de mars 1828, lady Blessington était sortie du palais Negroni à Rome, pour se rendre chez la duchesse de Saint-Leu. La comtesse, habituellement sûre de son charme, était agitée ce jour-là plus que de coutume, particulièrement soucieuse de plaire à une princesse qui, plus qu'elle même, plus qu'aucune autre femme du siècle peut-être, avait possédé l'art de séduire. Car la duchesse de Saint-Leu était la reine Hortense, cette charmeuse couronnée. Dès la première entrevue, lady Blessington, qui sut d'ailleurs être agréable de son côté, subit le charme de la gracieuse et spirituelle

princesse. « J'étais préparée, dit-elle dans ses souvenirs, à rencontrer en Hortense Bonaparte, ex-reine de Hollande, une femme douée de toutes les séductions ; mais, je dois en convenir, elle a dépassé, et de beaucoup, mon attente. Jamais pour moi heures ne passèrent aussi vite que celles où j'eus le plaisir de l'entendre parler et chanter les douces romances françaises écrites et composées par elle. » Or, pendant que l'aimable reine chantait la Syrie et le beau Dunois, un jeune homme, qui songeait déjà peut-être, à transformer ces couplets larmoyants en strophes nationales, était curieusement observé par lady Blessington. Il fit sur-le-champ la conquête de la comtesse, comme sa mère l'avait faite. « Le prince Louis-Napoléon — écrit lady Blessington dans ses notes — vit avec sa mère la reine Hortense, et je n'ai jamais vu affection plus grande que celle qui existe entre la mère et le fils. C'est

un jeune homme ardent et beau, élevé à merveille et doué de nombreux talents, qui unit aux façons martiales d'un soldat les manières courtoises d'un *preux chevalier*. Mais comment pourrait-il en être autrement avec une semblable mère ? Le prince Louis Bonaparte est estimé et aimé de tous ceux qui le connaissent; il ressemble, dit-on, physiquement et moralement à son oncle, le prince Eugène de Beauharnais, dont il a la générosité, l'honneur et la vaillance [1]. »

Aussi quand, après des jours mauvais et des heures cruelles, l'affaire de Strasbourg et la mort de sa mère, le prince Louis-Napoléon crut, en 1838, devoir se réfugier à Londres, ce grand *asylum of Europe,* il rencontra à Gore House une amitié et un dévouement qui ne se démentirent point. Alfred d'Orsay, en mémoire

1. *The Idler in Italy,* p. 395.

du grand Napoléon dont il avait toujours gardé le culte, se mit entièrement à la disposition du prince, et lady Blessington, en souvenir de la charmante duchesse de Saint-Leu, usa en faveur du fils qui la pleurait de toute l'influence dont elle pouvait disposer. Et nous savons qu'alors elle était une des reines de Londres.

Le prince Louis-Napoléon s'était installé à son arrivée dans une maison de Carlton-Terrace. La ville entière — ou, du moins, ce qui y restait en automne — ne s'occupa que du neveu du grand Napoléon et chacun y fut possédé du désir de le connaître. Le culte rétrospectif de la nation anglaise pour l'homme qui l'a combattue plus que tout autre et à qui elle a fait, de son côté, autant de mal qu'il était en son pouvoir, serait absolument incompréhensible si la vanité de Waterloo n'y entrait pour presque tout. Ce culte existe toutefois, on ne saurait le nier, et fut fort profitable

au prince Louis-Napoléon pendant ses divers séjours en Angleterre. Mais l'héritier du grand empereur songeait peu à en tirer parti au moment de son arrivée à Londres et satisfit mal tout d'abord la curiosité dont il était l'objet. Il menait en effet à Carlton-Terrace une existence studieuse et retirée, ne se montrant que quelques instants au parc; car, tout en étant fier du glorieux nom qu'il portait, il tenait avant tout à être lui, à affirmer sa valeur politique dans une œuvre personnelle; et il donna, après quelques semaines de travail, ses célèbres *Idées napoléoniennes.*

Prenant alors des vacances, il fut attiré et fêté, la plupart du temps en compagnie de d'Orsay, dans les splendides demeures provinciales où la noblesse anglaise aime tant à traiter des hôtes illustres. Hospitalité toujours princière, mais d'un éclectisme qui surprend parfois, ayant eu indifféremment pour objet, par exemple, le comte

de Chambord et Garibaldi. Le prince Louis-Napoléon fut accueilli et reçu en véritable empereur chez le duc de Montrose, à Buchanan, près du Loch Lomond, et chez le duc de Hamilton, à Brodrick-Castle, dans l'île d'Arran. Empereur, il ne l'était certes pas encore; mais, ayant dans ses destinées une foi inébranlable, il ne dissimulait à personne qu'il comptait bien l'être un jour, ce qui souvent ne laissait pas de surprendre ses interlocuteurs. « Croiriez-vous que ce jeune homme, Louis-Napoléon, écrivait alors lord Wellington, ne veut pas se laisser dire qu'il ne sera pas empereur des Français? L'affaire malheureuse de Strasbourg n'a ébranlé en rien cette conviction étrange et il pense constamment à ce qu'il fera, quand il sera monté sur le trône. » « Je voyais souvent — dit le duc de Newcastle dans une lettre à sir Archibald Alison — le prince Louis-Napoléon à Brodrick Castle. Nous allions parfois

chasser ensemble ; mais, ne nous souciant alors beaucoup de sport ni l'un ni l'autre, nous préférions nous asseoir sur la bruyère et parler de choses sérieuses. Il ouvrait toujours la conversation en discutant ce qu'il ferait quand il porterait la couronne et je suis convaincu que cette idée ne l'a pas abandonné un seul instant. » Et, quand le prince ne pouvait exprimer cette pensée ambitieuse, il la caressait silencieusement en lui-même. Alors d'Orsay, qui, lui, ne songeait qu'aux heures présentes, l'appelait en souriant *le prince taciturne.* Mais, s'il était à Londres une maison où l'on eût foi autant que le prince lui-même dans ses destinées, c'était incontestablement Gore House. Ce que son rêve contenait d'aventureux ne pouvait d'ailleurs être accepté plus aisément par personne que par ceux dont la brillante carrière n'avait été qu'une succession d'aventures heureuses ; et puis peut-être, dans l'avenir, l'accomplissement

des destinées impériales permettrait-il aux anciens amis du réfugié de continuer cette existence d'élégance hors de laquelle, pour eux, il n'était point de vie.

Le mauvais succès de l'expédition de Boulogne fut donc cruellement ressenti à Gore House. Mais on l'y apprit dans le feu de la *season,* à une heure où l'on n'avait guère de temps à consacrer aux chagrins même les plus vifs. Le pauvre prince fut donc bien vite oublié pour les choses sensationnelles de la saison mondaine.

Six ans après, le 26 mai 1846, il y avait grand dîner à Gore House, quand un valet pria le comte d'Orsay de quitter la table de la part d'un inconnu qui désirait lui parler. Grande fut, on le pense, la surprise du comte, en reconnaissant le prince Louis-Napoléon, récemment évadé de la prison de Ham. Le dévouement des hôtes de Gore House au prince, pour être resté à l'état latent pendant six années, n'en était

pas moins profond et sincère. Le comte d'Orsay décida de suite son hôte à écrire au comte de Sainte-Aulaire, ambassadeur de France à Londres, pour affirmer qu'il était décidé à n'être en Angleterre l'occasion d'aucun trouble et à vivre comme un simple particulier. Mais la lettre n'eût peut-être pas suffi à empêcher une démarche redoutée près du cabinet de Saint-James, si le comte n'eût pris avec vivacité la défense du prince près de l'ambassadeur.

Jamais le futur Napoléon III ne parut plus éloigné du trône que dans les deux années qui précédèrent la révolution de 1848. Il avait toujours foi dans son étoile deux fois déjà voilée par les nuages; mais il n'en était pas moins tenu, après sa promesse au comte de Sainte-Aulaire, de ne point professer sa foi en public. Il était ordinairement, dans ces jours de demi-résignation, accompagné de d'Orsay au club, aux courses, au théâtre. Un soir

de juin 1847, Bouffé jouait à Londres deux de ses principaux rôles : *Michel Perrin* et le *Gamin de Paris*. Entre les deux pièces, il entendit frapper à la porte de sa loge et pesta d'abord contre les fâcheux. Mais il sourit en reconnaissant le comte d'Orsay, le protecteur attitré des artistes à Londres. Un Français entra avec lui et serra chaudement la main du grand acteur, comme avec un regret et un désir de la patrie. « Savez-vous quel est votre visiteur ? dit en sortant d'Orsay à Bouffé. C'est le prince Louis-Napoléon. » Puis, haussant la voix : « Demandez-lui de donner votre représentation à bénéfice à l'Opéra, quand il sera empereur et que vous serez vieux ! » Et cela, ma foi, eut lieu plus tard; mais pourquoi, diable, d'Orsay n'intéressa-t-il pas ce soir-là, à l'heure opportune, le futur empereur à son bénéfice à lui ? N'avait-il pas, comédien mondain, obtenu assez de succès de

costumes, surtout dans les costumes nouveaux, noirs ou foncés, dont les personnes de qualité faisaient fi au temps du grand roi et que les marquis de Marivaux eux-mêmes abandonnaient aux robins et aux petits abbés ?

Le prince Louis-Napoléon regagna modestement après le spectacle son humble lodging de King Street, Saint-James's Square; le comte d'Orsay rentra élégamment à Gore House. L'un poursuivant en dépit de tout ses rêves d'avenir, et l'autre se gardant bien d'interroger les années futures, par crainte de cauchemars infashionables!

XI

Car, pour se maintenir au pinacle de l'élégance, d'Orsay avait dû s'enfoncer de plus en plus dans la dette. Lady Blessington avait de son côté depuis longtemps renoncé à vivre de son douaire, dont le revenu annuel était dissipé en deux ou trois mois. Les calculs basés par les malheureux habitants de Gore House sur des profits littéraires ou artistiques avaient en outre absolument échoué, et ils pouvaient à bon droit s'écrier comme Charles Lamb : « *The booksellers hate us,* » prononçant à l'irlandaise : « *The booksellers ate us*[1] ». Ils étaient en un mot contraints

1. Intraduisible jeu de verbes anglais, qui signifient *haïr* et *manger*.

vers 1845, pour se procurer de l'argent et prolonger encore leur existence fastueuse, d'avoir recours aux plus pénibles expédients. Le comte d'Orsay se décida, alors avec un courage vraiment méritoire, à examiner sa situation et se reconnut 107,000 livres de dettes. Il chercha aussitôt à droite et à gauche les moyens de sortir de cette dette immense, ce qui, alors, n'était plus possible. Après avoir un instant songé à la banqueroute, moyen parfois habile en Angleterre de se tirer d'embarras, il s'adressa pendant quelques mois à l'alchimie[1], séduit par la pensée de pouvoir se vêtir,

1. Le fait assurément paraîtra incroyable; aussi tenons-nous à donner *in extenso* le passage de la biographie anglaise, où l'on entrevoit le dandy alchimiste : « One of the most remarkable illusions at the period above referred to which took possession of his mind was the hope of making a vast and rapid fortune, by succeeding in the attempt of the alchemists of old of converting the baser metals into gold. Some foreign schemers and impostors had persuaded the count they had discovered the great arcana of alchemy! » (R. Madden t. I, p. 422.)

comme dans une toile hollandaise d'une robe de velours ceinte d'une cordelière d'or. Il ne trouva point en tout cas la pierre philosophale et se rabattit sur les inventions qui séduisaient son esprit ingénieux. Il fit de ce côté de véritables trouvailles dont naturellement il ne tira point le moindre profit. C'est ainsi qu'il conçut le premier, pour les chemins de fer naissants, l'idée du signal d'alarme, idée qui, modifiée heureusement par d'autres, fut plus tard appliquée avec un vrai bénéfice. « J'ai pensé depuis longtemps, écrit-il à John Forster le 18 juin 1845, qu'il serait très important pour la sécurité publique des voyageurs sur le rail-road qu'on plaçât un surveillant sur la dernière voiture du train, de manière que, par un *wire* qui communiquerait avec l'*engine,* il pourrait tirer une cloche qui indiquerait qu'il y a quelque chose *out of order*. Alors on pourrait arrêter de suite... Écrivez un

article, je vous prie, là-dessus, même dans la forme d'une lettre venant de moi, car il faut attirer l'attention de tous les directeurs de rail-roads sur un point qu'il est si facile d'améliorer. » Et quelques semaines après, le 4 août, il ajoutait : « Je suis déterminé à poursuivre les directeurs jusqu'à ce qu'ils adoptent mon plan. Mon idée est qu'il y ait un siège derrière la dernière voiture de chaque train comme un coachman des hansom's cabs. Il serait en communication avec l'*engine* par une longue corde qui passerait le long du *roof* des voitures, et, sur le côté, en tirant la corde, un marteau frapperait sur un gong et indiquerait qu'il faut arrêter. » Il en fut de ce projet, pris au sérieux toutefois et combattu même dans la presse par un pédant signant *Mechanicus,* comme il en avait été de l'alchimie; six mois après, d'Orsay n'y pensait plus. Constatant alors d'une façon certaine l'impuissance de ses

efforts pour sortir d'embarras, il cessa de se soucier de la durée de sa fortune et se remit à vivre comme un nabab, sans songer au lendemain.

Mais les lendemains devinrent de plus en plus difficiles jusqu'à la journée qui, pour le roi Alfred, ne devait point en avoir en Angleterre! Parfois pourtant, en présence d'un désastre imminent, l'on se reprenait à lutter à Gore House, la comtesse la plume aux doigts, le comte le ciseau à la main, cela ne servant malheureusement qu'à montrer l'inutilité de ces tentatives suprêmes. Et malgré cela ils restaient toujours superbes, recevant toute l'Angleterre, accueillant toute l'Europe; cachant le soir sous un sourire les angoisses de la journée, cajolés par les princes, malmenés par les fournisseurs, faisant envie aux plus grands et méritant, malgré cela, la pitié des plus humbles. Un jour vint pourtant où il fallut céder. D'ailleurs,

pour le grand d'Orsay lui-même la vie était devenue insupportable. Il ne pouvait guère plus sortir que le soir et était transformé en véritable astre de nuit. Le dimanche seulement, jour sanctifié par les recors, il lui était encore possible de se montrer au parc dans toute sa gloire, mais il ne trouvait guère à y éblouir que des shop-boys et des house-maids.

La loi anglaise n'autorise l'arrestation pour dettes que pendant le jour et dans certaines conditions que le comte d'Orsay, pendant des semaines et pendant des mois, rendit ingénieusement impossibles à remplir. L'on n'admettait dans la journée à Gore House, dont l'on n'avait point le droit de forcer les portes, que des visiteurs à l'abri de tout soupçon.

Mais un beau jour de mai 1849, jour de gala, car l'on donna à dîner à Gore House jusqu'à la dernière heure, un garçon pâtissier se présente avec un plat,

envoyé, dit-il par un *confectioner;* puis, après l'avoir déposé à l'office, il marche délibérément au *dressing-room* du comte. « Eh bien, qu'est cela ? » Cela est tout bonnement un *sheriff's officer,* qui a jeté là sa veste de pâtissier. « *really;* » le comte réclame le temps de nouer sa cravate, car, *drawing-room* ou prison pour dettes, l'on ne sort de sa chambre que cravaté. « Mais, monsieur le comte. — Bah! bah! tout à l'heure. » Et l'*officer,* patient d'abord et bientôt intéressé, suit de l'œil ce magistral et laborieux nœud de cravate, qui se fait lentement, avec des hésitations et des reprises calculées. Cependant le soleil a quitté l'horizon et les grands arbres de Kensington s'enfoncent dans une ombre épaisse. « John, dit alors le comte à son valet, en passant nonchalamment au *dining-room,* jetez-moi donc ce faquin à la porte ! » Et le faquin n'avait plus le droit de dire : « Ouf. » Mais, deux heures après,

le comte d'Orsay partait pour Paris en grande hâte, un simple portemanteau à la main. *Thus ended,* dit simplement son biographe britannique, un peu en forme d'épithaphe, *the London life of the count d'Orsay*. Quinze jours après, tout était vendu à Gore House, jusqu'au dernier bibelot, et lady Blessington, suivie de deux miss Power, était obligée de s'enfuir à Paris.

XII

La fin du comte d'Orsay fut moins malheureuse que celle de George Brummell. Car, Brummell n'étant, nous l'avons dit, qu'un dandy, devait fatalement, une fois dépouillé de ses instruments de dandysme, aboutir à la misère et à la folie, tandis que d'Orsay emportait dans son portemanteau, en quittant Londres, avec ses costumes de fashionable, ses outils d'artiste, ciseau et crayon. Abusé d'ailleurs par sa célébrité d'outre-Manche, il comptait bien — il se trompait en cela — arriver à vivre à Paris *on nothing a year*. Mais le temps était passé pour le beau d'Orsay où, en laissant voir sa botte et en

touchant son chapeau, il faisait la fortune d'un Adams et d'un Mac-Henry. Les moindres garçons tailleurs du Strand, dans la crise d'anglomanie qui sévissait alors en France, étaient, sans recommandation aucune, assurés de faire rage, à la condition d'exiger les prix de Poole. Et le pauvre d'Orsay rencontra chez l'*english tailor* aussi bien que chez l'*english hatter* un monsieur Dimanche futé par plusieurs générations de dons Juans et qui n'entendait plus être payé en m'amours. Le roi Alfred, à son retour à Paris, après le désastre de Gore House, portait beau encore et eût su tenir fièrement le sceptre de la mode, máis pour cela il fallait se procurer un manteau royal, et il ne put malheureusement en obtenir un à crédit.

En outre, il était irrévocablement mis à pied. Certes, il était trop homme de goût pour désirer un équipage qui n'eût plus été en rapport avec son état de vie. Mais

une grande scène lui restait néanmoins ainsi fermée : le bois de Boulogne où, en arbitre de l'élégance, il eût encore su faire la loi et rendre des arrêts. Ni costumes, ni chevaux ! Brummell en fût mort ! D'Orsay plus courageux s'obstina à vivre, se retournant du côté des arts pour essayer de satisfaire l'incurable besoin de *show*, qu'il ne cessa jamais de ressentir.

Mais la malheureuse lady Blessington, après avoir vu vendre à l'encan ses souvenirs les plus chers et ses plus précieux *articles of virtue*, n'eut point la même énergie que son *consort* et ne put survivre à une semblable ruine. Elle avait quitté Londres le 14 avril 1849, d'une façon prudente et mystérieuse qui lui avait épargné les réclamations importunes et les compassions hypocrites. Elle se réfugia à Paris, à l'hôtel de la Ville-l'Évêque, où les médiocrités bourgeoises d'un appartement meublé de second ordre remplacèrent pour elle les splendeurs

artistiques de Gore House. Préférant bientôt avoir un chez-elle et confiante dans son goût pour en faire un logis sinon somptueux, tout au moins agréable et personnel, elle loua un petit appartement rue du Cirque et s'occupa fiévreusement de le meubler. Elle espérait encore, bien vainement, hélas ! former à Paris un petit cercle littéraire, y retrouver quelque chose de l'ancienne vie. Elle ne reçut que quelques Anglais de passage (il en passe, on le sait, toujours à Paris), heureux de pouvoir inscrire sur un carnet de voyage : *Dined yesterday at lady Blessington's !*

Alfred d'Orsay, il faut le reconnaître, après avoir agi si longtemps en homme galant, sut se conduire en galant homme dans ces circonstances cruelles. Tout ce qu'il put faire pour adoucir l'exil de la malheureuse femme, dont il avait en partie causé la perte, il le fit avec le charme et en

même temps avec l'adresse dont il posséda le secret jusqu'à son dernier jour. Il comptait en outre sur l'assistance précieuse d'un ancien hôte, d'un ancien obligé presque, de Gore House, le prince Louis-Napoléon, qui avait enfin quitté la petite maison de King Street pour le palais de l'Élysée. Cette assistance fit complètement défaut à l'infortuné d'Orsay. Cela déconcerte un peu, il faut en convenir; car s'il est, dans l'histoire de notre siècle, un prince qui restera exempt du reproche d'ingratitude envers les amis des mauvais jours, c'est assurément Napoléon III! Mais le prince-président n'ignorait malheureusement pas qu'en France l'on déteste les Genlis (surtout quand elles sont Anglaises) et que l'on y accepte malaisément les hommes à bonnes fortunes, dans le sens de la comédie de Baron. Il se trouva donc quelque peu embarrassé par l'arrivée à Paris du couple ruiné, et ne fit guère pour les anciens

maîtres de Gore House que ce que lui imposait la plus stricte courtoisie : un dîner à l'Elysée avec quelques familiers de Londres. Était-ce véritablement assez ?

Lady Blessington comprit alors, en grande comédienne, que la vente tapageuse du mobilier de Gore House avait été sa représentation de retraite. Elle sentit que sur la grande scène parisienne elle ne serait jamais plus appelée, comme aux grands jours de l'hôtel Ney, à jouer les premiers rôles et, frappée au cœur, elle mourut de sa peine, le 4 juin 1849, mort soudaine et que beaucoup regardèrent comme volontaire ! *All the world's a stage,* a dit Shakespeare. Et pourtant, en ce bas monde, que de vieux acteurs succombent à la nostalgie des planches[1] !

1. R. Madden donne un long appendice (t. III, p. 485) consacré à *lady Blessington's death.* Il conclut, bien entendu, à la mort naturelle. L'on sait ce que valent ces attestations posthumes.

Après le désastre de Gore House, après la mort de lady Blessington, il ne fût resté au bel Alfred, n'eût-il pas eu l'âme mieux trempée que Brummell, que Bicêtre ou quelque asile religieux. Mais, doué à la fois de la ténacité des Grimaud et des aptitudes artistiques des d'Orsay, il trouva le courage et les moyens de vivre.

Il chercha d'abord et il sut trouver une sorte de *bachelor's Gore House :* c'était un vaste atelier, une salle immense et nue, que lui céda le peintre Gudin. Il en fit une chambre à coucher, un salon, un fumoir, un atelier, une serre, un musée que tout Paris stupéfait courut voir. Car cet original de d'Orsay non seulement ne faisait rien comme tout le monde, mais encore savait faire tout mieux que personne. Et Paris, qui n'avait point encore l'habitude des *halls* anglais, en voyant cette pièce immense tout encombrée de bahuts et de tentures, de bustes et de ta-

bleaux, n'eut encore une fois aux lèvres que le nom de d'Orsay[1]. Après cette création de domicile à effet, le dandy sculpteur se mit en quête d'un modèle sensationnel. Il rencontra presque aussitôt Lamartine et, en vérité, il ne pouvait trouver mieux.

Il n'était en effet peut-être pas à Paris d'homme avec qui il eût plus de similitudes de nature et de situation et qu'il pût représenter par conséquent d'une façon plus fidèle. Certes Lamartine était un immortel génie et le comte d'Orsay un très mortel talent. Mais le poète néanmoins, ainsi que l'artiste, avait possédé la beauté du corps et en avait été fier; cela l'avait aussi conduit au dandysme, dandysme toutefois plus prémédité et moins instinctif que celui de d'Orsay. Puis l'un et l'autre, dans leur jeunesse, avaient subi l'influence

1. L'*Illustration* (1853) donne un portrait non signé du comte d'Orsay travaillant dans son atelier.

de cette Italie qui élargit ordinairement les esprits, mais qui diminue d'habitude les caractères. Lamartine en était revenu assurément avec sa dignité intacte, — car l'on ne saurait de bonne foi reprocher une Graziella comme une lady Blessington, — mais toutefois avec une marque d'égoïsme presque aussi nette que celle de Cupidon. Enfin tous les deux, devenus vieux hommes, s'entêtaient dans une vanité tardive en dépit de la gêne qui en empêchait, à leur grand regret, les manifestations extérieures. Nul ne pouvait donc mieux que l'artiste fashionable saisir et rendre la figure d'Alphonse de Lamartine. Il fit une œuvre d'une valeur véritable et le poète enchanté remercia en vers magnifiques Alfred d'Orsay, nous nous trompons, *Phidias* :

Quand le bronze écumant dans ton moule d'argile
Léguera par ta main mon visage fragile
A l'œil indifférent des hommes qui naîtront,
Et que, passant leurs doigts sur ces tempes ridées,

Comme un lit dévasté du torrent des idées,
Pleins de doute ils diront entre eux : « De qui ce front ?

« Est-ce un soldat debout frappé pour la patrie ?
Un poète qui chante, un pontife qui prie ?
Un orateur qui parle aux flots séditieux ?
Est-ce un tribun de paix soulevé par la houle,
Offrant, le cœur gonflé, sa poitrine à la foule,
Pour que la liberté remonte pure aux cieux ?

« Car, dans ce pied qui lutte et dans ce front qui vibre,
Dans ces lèvres de feu qu'entr'ouvre un souffle libre,
Dans ce cœur qui bondit, dans ce geste serein,
Dans cette arche du flanc que l'extase soulève,
Dans ce bras qui commande et dans cet œil qui rêve,
Phidias a pétri sept âmes dans l'airain. »

Sept âmes, Phidias, et je n'en ai plus une !
De tout ce qui vécut, je subis la fortune.
Arme cent fois brisée entre les mains du Temps,
Je sème de tronçons ma route vers la tombe,
Et le siècle hébété dit : « Voyez comme tombe
A moitié du combat chacun des combattants !

« Celui-là chanta Dieu, les idoles le tuent ! »
Au mépris des petits les grands le prostituent :
« Notre sang, disent-ils, pourquoi l'épargnas-tu ?
« Nous en aurions taché la griffe populaire !... »
Et le lion couché lui dit avec colère :
« Pourquoi m'as-tu calmé ? Ma force est ma vertu. »

Va, brise, ô Phidias ! ta dangereuse épreuve ;
Jettes-en les débris dans le feu, dans le fleuve,
De peur qu'un faible cœur, de doute confondu,
Ne dise en contemplant ces affronts sur ma joue :

« Laissons aller le monde à son courant de boue, »
Et que, faute d'un cœur, un siècle soit perdu !

Oui, brise, ô Phidias ! dérobe ce visage
A la postérité, qui ballotte une image
De l'Olympe à l'égout, de la gloire à l'oubli.
Au pilori du temps n'expose pas mon ombre !
Je suis las des soleils, laisse mon urne à l'ombre.
Le bonheur de la mort, c'est d'être enseveli !

Que la feuille d'hiver, aux vents des nuits semée,
Que du coteau natal l'argile encore aimée,
Couvrent vite mon front moulé sous son linceul !
Je ne veux de vos bruits qu'un souffle dans la brise,
Un nom inachevé dans un cœur qui se brise ;
J'ai vécu pour la foule, et je veux dormir seul[1] !

Phidias, qui se garda bien de prendre le poète au mot et de briser sa *dangereuse épreuve,* avait plus que personne vécu pour la foule. Il en fut mal récompensé dans ses dernières années. Malgré le véritable succès de son Lamartine et malgré l'appui d'une certaine coterie composée de Gudin, de Gigoux, de Clésinger, il vit son talent de sculpteur contesté chaque jour davantage. D'ailleurs ses camarades eux-

1. *Les Foyers du peuple*, édit. Michel Lévy, t. I, p. 21-25.

mêmes le raillaient parfois doucement. Un jour le jeune Alexandre Dumas, fils d'un de ses plus fidèles amis [1], — car d'Orsay sut conserver jusqu'à la fin le secret des grandes amitiés, — se trouvait avec lui chez Clésinger. Au moment où le *gentleman-sculptor* s'en allait, l'artiste lui dit :

« Pourquoi ne venez-vous pas me voir plus souvent ?

— Parce qu'on dirait que c'est moi qui fais vos statues, répondit le comte.

— Eh bien, j'irai vous voir, répliqua Clésinger, on ne dira pas que c'est moi qui fais les vôtres. »

La nomination de Directeur des beaux-arts, obtenue pour d'Orsay de la pitié du président, qui ne pouvait pourtant pas refuser un morceau de pain à son ancien hôte de Gore House, fit crier au scandale dans les cercles artistiques. « Le comte

1. Alexandre Dumas a dédié ses *Mémoires* au comte Alfred d'Orsay.

d'Orsay, écrivait alors un jaloux, s'est fait artiste avec un cortège de médiocrités, qui le proclament un Michel-Ange, et de journalistes dans le genre de lord Wigmore, qui lui prodiguent l'encens. Il défigure régulièrement chaque année, soit en marbre, soit en plâtre, soit en bronze, une célébrité contemporaine[1] ! » Et, comme si ce n'était point assez pour le malheureux sculpteur que l'on niât ainsi son mérite, le *beau* obstiné et que son miroir n'avait point rebuté encore, vit bientôt railler sans pitié ses derniers efforts de dandysme. « D'Orsay, disait un de ses collègues des beaux-arts avec plus de malice que d'esprit, a encore de grandes prétentions à

1. « J'ai sous les yeux, dit M. Charles Yriarte, dans de très intéressantes pages consacrées au comte d'Orsay (*les Cercles de Paris,* p. 11), un groupe représentant un jockey à cheval, signé d'Orsay; ce n'est ni bon ni mauvais; le cheval est assez bien attaché, le cavalier est moins réussi. Les gens de goût ont toujours préféré les chevaux des écuries du comte à ses élucubrations artistiques. »

l'élégance; il s'habille comme personne, avec étalage de linge brodé, de satin, de chaînes d'or, et porte sa frisure ébouriffée. A tout prendre, c'est une vieille pomme cuite qui aspire à sortir de son compotier ébréché[1]. »

Le dandy fini, l'homme n'avait plus qu'à partir. Une maladie de la moelle épinière lui épargna la décrépitude, et le 4 août 1852, dans l'atelier qui renfermait toute sa fortune, les habits, ses dernières vanités, et les ébauches, ses suprêmes espérances, il s'endormit à jamais, ressemblant lui-même, dit Lamartine, à une statue couchée. La mort, en effet, toujours plus miséricordieuse que l'âge, avait restitué à ses traits cette beauté idéale que toute l'Europe avait admirée, en y joignant la majesté d'une pâleur marmoréenne comme celle du bloc que fouillait son ciseau.

1. H. de Viel-Castel, *Mémoires sur le règne de Napoléon III*, t. II, p. 37.

Que restera-t-il de cet homme singulier qui, dans la comédie fashionable et galante de notre siècle, a joué, avec tant de personnalité et d'audace, les premiers rôles et les amoureux (il serait plus juste de dire les *aimés*) ?... Mais que reste-t-il des charmeurs de théâtre quand, pour la dernière fois, le rideau est tombé sur eux ? Quelques anecdotes et quelques souvenirs, déterrés par les *book-worms* de bibliothèques, qui seront peut-être bientôt les seuls à ouvrir notre livre. Les *beaux* en effet ne touchent guère qu'à la gazette du jour. Et d'Orsay lui-même, qui ne se fit Anglais qu'à l'âge d'amour et après les jours d'école, prit-il jamais le temps de lire en entier la vie d'Alcibiade,... le premier dandy ?


Maison Quantin, imprimeur
Benoît, 7, à Paris

Paris. — Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

